

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 23

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 6 CTS

NOS ENFANTS



—Tu sais, Madame, si tu es une bonne fille maman te mariera et te donnera une belle robe, comme à Jeanette. ?—

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 NOVEMBRE 1894



Un globe de pendule est un couvre-heures.

L'avenir est la plus incertaine des choses cer-
taines de la vie.Rien ne décoiffe une fille comme de coiffer
Sainte-Catherine.La femme est faite pour souffrir et l'homme
pour être souffert.Quand un homme est plein, son portemonnaie
est généralement vide.Ne buvez jamais trop de bière, vous finiriez
par vous mettre dedans.Le moins dégoûté des coiffeurs n'aime cepen-
dant pas à friser la prison.La juste fait quelquefois bien souffrir, disait
une femme en essayant son corset.Quand la charité commence à la maison elle
n'a jamais le temps de finir dehors.Le comble de l'habileté pour un examinateur :
Apprécier la capacité d'une bouteille.Les personnes qu'on a dans le nez sont préci-
sément celles que l'on ne peut pas sentir.L'homme sans place qui ne se croit pas plus
capable que l'homme en place, n'est pas encore né.Le médecin vraiment philosophe doit savoir
gaiement supporter les douleurs de la vie... des
autres.Les moissonneurs font souvent usage de faux.
Ce qui, d'ailleurs, ne les empêche pas d'être
honnêtes.La plupart des gens entendent par ces mots :
être bien mis, être déguisé en quelqu'un de plus
riche que soi.Ne payez jamais vos créanciers, si vous voulez
être considéré. N'est considéré, en effet, que
l'homme qui a du crédit.

LE LIVRE D'OR

"Au Saint-Laurence Hall"

M. Hogan (à son commis).—Quelle espèce de
personnage est ce monsieur qui a signé Jean Le-
maitre tout simplement ?*Commis.*—Il paraît que c'est un professeur très
distingué qui visite l'Amérique.*M. Hogan.*—Et celui qui a signé le Professeur
William, Henry, Wellington McNab ?*Commis.*—C'est le bonhomme qui doit donner
une représentation de lanterne magique et d'ani-
maux savants.

LA PUISSANCE DE LA PLUME

Chez la modiste :

—Ce chapeau ne me déplaît pas ; mais ne
pourriez-vous ôter cette plume ?—Oh ! Madame se trompe. Cette plume est
du meilleur effet ; elle rajeunit Madame de dix
ans.

—Vraiment ? alors mettez-en deux.

LA CONNAISSANCE DES LOIS

Magistrat (sévèrement).—Prisonnier, vous êtes
accusé d'un crime des plus graves ; savez-vous à
quel châtement vous vous êtes exposé ?*Prisonnier.*—Elle est bonne celle-là. Si je le
savais je ne vous le dirais pas. C'est votre affaire,
pas la mienne, vous êtes payé pour ça. Regardez
dans vos livres et vous l'apprendrez.

TRAITEMENT APPROPRIÉ

A l'Ecole vétérinaire :

—Un vieux professeur, très gros, très impo-
sant, demande à un élève en présence d'un haut
fonctionnaire du ministère de l'Agriculture.—Quel est le traitement qui convient aux gros
animaux ?—Monsieur, répond l'élève, ce sont générale-
ment les plus grosses bêtes qui reçoivent les plus
gros traitements.

LA RÉPUTATION

—Témoin, connaissez-vous le dernier témoin,
celui qui vient de sortir de la boîte ?

—Oui.

—Quelle est sa réputation ? Le croiriez vous
sur parole ?—Bien ! vous savez, c'est lui qui prédit le
temps dans les journaux.

QUAND ON EST BIEN...

Entre pêcheurs à la ligne :

—Bonne rivière pour le poisson, hein ?

—Je vous crois ! Depuis trois heures que je
suis ici je n'ai pas encore pu en faire sortir un
seul.—Faut-il qu'ils s'y plaisent pour tenir tant à
y rester.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Entre papas :

—Il ne faut jamais contrarier le goût des en-
fants pour le choix d'une carrière. Ainsi, moi j'ai
un fils qui prétendait avoir la vocation des
planches...

—Vous l'avez mis au théâtre ?

—Non... Je l'ai fait entrer chez un ébéniste.

LA VRAIE PHILOSOPHIE

Deux pochards devisent sur le chapitre de la
fortune :

—Moi, je voudrais être riche.

—Riche ! A quoi que ça sert ? Vois-tu, Pif-
feu, nous serions millionnaires que nous ne pour-
rions pas être plus pochards que nous le sommes.

AUTOMNE

L'eau verte coule et rampe entre les forêts rousses,
La rosée a pleuré sur la fraîcheur des mousses,
Les silences des bois font leur bruit incertain,
Sous l'air appesanti rien n'a plus de secousses,
Le vague des parfums s'unit aux couleurs douces ;
L'eau verte coule et rampe entre les forêts rousses,
Et l'automne descend dans l'azur presque éteint.Quand le calme du soir se drapait dans la brume,
Qu'au fond du ciel confus nul astre ne s'allume,
Alors la rêverie erre en bairant la voix.
Tout se tait, par degrés, dans le hameau qui fume.
Le mystère descend sur l'humaine amertume.
Quand le calme du soir se drapait dans la brume,
L'angoisse et le sommeil nous prennent à la fois.C'est par cette saison, tranquille et languissante,
Que mon lointain pays, que ma patrie absente
A plus de charme encore et de solennité.
Assoupie et muette et pourtant frémissante,
Toute pareille à nous, elle veut qu'on le sente :
C'est par cette saison, tranquille et languissante,
Que j'évoque ma terre et le hameau quitté.Automne, douloureux et bienheureux automne,
Pour l'ineffable chant que ma vallée entonne,
Pour ces parfums plus lourds dans le soir épaissi,
Pour ces pâles soleils sous un ciel monotone,
Pour cet air de pitié dont notre âme s'étonne,
Automne, douloureux et bienheureux automne,
Sois béni d'être triste et de pleurer ainsi !

CHARLES FUSTER.

BONNE PENSÉE

Florence.—Il est horrible ma chère : laid,
vieux, bête, difforme. Ah ça ! à quoi Louissette
qui est jolie, jeune et spirituelle a-t-elle pensé en
l'épousant ?*Léonie.*—Tiens ! La belle demande ! a elle-
même.

UNE FEMME PRÉVOYANTE

—Sans sa femme Panierpercé aurait dépensé
sa fortune en un an.—Comment a-t-elle fait pour l'en empêcher, ce
n'était pas très facile ?

—Elle l'a dépensée elle-même.

REMEDE SOUVERAIN

Louisa.—Comme je suis heureuse de te revoir !
on a bien craint un moment que tu n'en reven-
drais jamais.*Louissette.*—J'ai été bien mal, chérie ! Mais
quand cette harpie de Lucie m'a laissé entendre
que Charles épouserait cette odieuse petite Grosac
si je mourrais j'en ai été tellement bouleversée
que ça m'a guérie.

LA CLEF DE LA MÉDECINE

*Madame Bonnepinte.*—Est-ce grave docteur ? Il ne
s'endort jamais avant le matin et se réveille toujours
avec un fort mal de tête.*Docteur.*—Tranquillisez-vous ce ne sera rien.*Madame Bonnepinte.*—Ordonnez-vous quelque chose ?*Docteur.*—Oui, retirez-lui son passepartout.

CHRONIQUETTE

—Chroniquette ! est ce français ? Je n'en sais rien et ça me préoccupe du reste fort peu. Chroniquette c'est gentil, mignon ; ça ressemble à croquette, ce délicieux produit des plus fins artistes en bonbons, au contenant quelque peu rugueux mais d'un contenu plein de surprises et de raffinements exquis.

Puis, chroniquette, quoique calin, doux et enfantin vous a un certain petit air de coup de... oh ! non, pas de dents mais de quenottes, de ces petites quenottes, bien faites, bien nacrées d'autant mieux chantées par les poètes et les amoureux qu'ils les ont mieux senties.

Va donc pour chroniquette ! et foins des puistes qui la trouveront mauvais.

Mais, au fait, il faut lecteurs et lectrices du SAMEDI, — plus tard, j'espère quand nous nous connaîtrons mieux avoir le droit de vous qualifier de chers lecteurs et lectrices — il faut donc que je vous narre pourquoi et comment n.a "chroniquette" est entrée dans les colonnes de votre vaillant et amusant journal.

—J'en prends les dieux à témoins, j'étais tranquillement chez moi à lire, à travailler ou peut être à rêvasser sans penser à mal, lorsque ma perle de servante — car c'est une perle — m'annonce un monsieur.

—Faites entrer, répondis je sans hésiter, me préparant à la bataille car un monsieur inconnu ne peut être qu'un créancier ou un *ennemi* quelconque — j'ai passé l'âge des flirts et des coups de foudre — en tous cas si je ne l'ai pas dépensé cela ne regarde personne.

Le monsieur entra.

Tout de noir vêtu, tiré à quatre épingles, solennel comme un conférencier de tempérance il me salua respectueusement.

—Je le priai de prendre un siège.

Le truc du siège qu'on offre est excellent quand on flaire un ennuyeux et qu'on veut promptement se débarrasser de lui. Si on s'est trompé, si au lieu d'un éteignoir on est en présence d'un homme aimable on le laisse sur sa chaise. Si on a bien jugé on se lève quand l'importun est devenu trop insupportable, ce qui le force à en faire autant et à s'en aller, alors que si on l'a reçu debout il y reste et on est désarmé contre lui. Quand vous craignez la bêtise ou la sottise d'un visiteur faites le asseoir pour le renvoyer plus tôt. Ce conseil est bon ; j'en ai d'autres encore meilleurs ; mais chaque chose viendra en son temps.

Or donc, le monsieur bien mis, solennel étant assis je brisai la glace en lui demandant ce qui pouvait bien me valoir l'honneur de sa visite.

—“Madame,” il m'appela madame, avait-il tort au raison ? est encore un fait absolument sans intérêt pour le public, Madame, je viens au nom du SAMEDI, vous demander de bien vouloir lui donner une chronique par semaine.

—Une chronique ! à moi, cher monsieur, — sans m'en rendre compte l'idée me plaisait puisque je donnais déjà du *cher* à celui qui me la présentait, — une chronique à moi, mais pourquoi ? en dehors de quelques rapports de sociétés de femmes ou d'institutions de charité je n'ai jamais rien écrit ; franchement je ne m'explique pas votre démarche.

—Vous êtes trop modeste ou vous vous ignorez madame, répondit non sans malice l'homme solennel du SAMEDI. Nous avons besoin d'une plume alerte, prime-autière, amusante, parlant de tout et de rien mais toujours avec charme et sachant

faire sentir sa pointe sans pour cela être méchante.

—Mais c'est immense ce que vous cherchez là, monsieur, et franchement je vous assure que ce n'est pas chez moi que vous le trouverez.

Je me levai ; vous savez : le coup de la chaise.

Il ne bougea pas au contraire ; je crois même, l'insolent, qu'il eut un geste m'invitant à me rasoir.

—Au contraire, chère madame, — devenait-il familier me prenant déjà pour *sa* collègue ou n'était-il que poli en me renvoyant mon *cher* ? — c'est ici que je trouverai ce que cherche ; je le sais l'ayant appris de ceux qui vous aiment, vous estiment et vous apprécient.

Je l'arrêtai il m'aurait fait pleurer d'attendrissement après m'avoir fait rougir de confusion.

—Voyons, voyons, abrégeons, qu'est-ce que veut, qu'est-ce que le SAMEDI attend de moi ? Une chronique... bruu... ça me donne froid. Une

toucher. Avec cela causer avec le lecteur en le raillant quelquefois mais en restant toujours bon camarade avec lui.

—Vous voyez, madame, que c'est bien ici que le SAMEDI trouvera ce qu'il cherche.

—Mais pas du tout vous demandez une chronique et c'est à peine si je me sens capable... comment dirai-je?... d'une chroniquette.

—Chroniquette ! le mot est nouveau, délicieux, mais c'est une vraie trouvaille ; à quand la première chroniquette ?

—Laissez-moi respirer, voir d'où vient le vent, comme on dit... prenons date pour le prochain numéro ; ça vous va ?

—Parfaitement.

Et voilà pourquoi et comment de lectrice du SAMEDI — lectrice fidèle bien entendu, toutes les lectrices du SAMEDI sont fidèles, — je suis devenue sa chroniqueuse après avoir, pour mon début, ajouté à la richesse de la langue française.

Mon visiteur se retira avec fort saluts respectueux. Au moment de sortir, il s'arrêta : “Pardon, me dit-il, comment signerez-vous ?”

—Mais simplement de mon nom, je n'ai pas à me cacher ; au surplus je n'aime pas les masques.

Et voilà comment, amis lecteurs et lectrices, les chroniquettes du SAMEDI, pour lesquelles je demande toute votre indulgence, ont été confiées à la plume inexpérimentée de

Votre servante,

POMPONNETTE.

UN MALHEUR ÉVITE



Sylvie. — Oh ! Jacques, c'est affreux, on n'a dit que votre femme était retournée chez ses parents.

Jacques. — Elle aurait pu faire plus mal que cela.

Sylvie. — Quoi, donc ?

Jacques. — Revenir de chez ses parents.

chronique ? c'est quelque chose grave, de sérieux, où l'on passe à heure fixe ses contemporains, et ses contemporaines, surtout *elles*, en revue avec le désir bien arrêté de leur dire des choses peu aimables. Voyons, c'est bien ça ? eh ! bien à vous dire vrai ce n'est pas ma note.

—Ni celle du SAMEDI, madame ; et ce que le SAMEDI désire c'est une chronique faite dans votre note. Essayez et vous verrez que nous avons de vous une meilleure et plus juste opinion que celle que vous en avez vous même.

—Soit j'essaierai, j'aime encore mieux ça que vos compliments qui n'en finissent plus. Mais avant je tiens à vous dire comment je comprends une chronique du Samedi.

Ce doit être quelque chose de léger, de riant, de piquant même si cela entre un peu sous l'épiderme ; de bon enfant, sans prétention, parlant de tout, surtout de ce que le SAMEDI ne doit même pas effleurer, et ce sans qu'on ait l'air d'y

gramme, mais j'aurais pu supprimer tout ce que je devais faire après onze heures.

Le nouveau feuilleton du “Samedi”

Le SAMEDI commencera dans deux semaines un nouveau feuilleton :

LE FILS DE L'ASSASSIN

Ce feuilleton choisi comme tous ceux du SAMEDI avec le plus grand soin intéressera le lecteur dès ses premières pages.

L'action se continue jusqu'à la fin au milieu des péripéties les plus dramatiques et les plus émouvantes pour se terminer... mais ici Le SAMEDI croit devoir laisser à ses lecteurs le plaisir de la surprise et elle sera grande.

LES CHARS ÉLECTRIQUES



Effet d'un cours d'électricité appliqué... à l'homme.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Épigramme copiée dans un cimetière de la Champagne :

Ci gît quelqu'	<i>un</i>
Qui avait un visage hi	<i>deux</i>
Il était de la ville de	<i>Troyes</i>
Il buvait comme	<i>quatre</i>
Mangeait comme	<i>cinq</i>
No vivait que de sau	<i>cisses</i>
Il fat mis dans une fos	<i>sette</i>
Après une bonne c	<i>nite</i>
Dans un cercueil de bois	<i>neuf</i>
Dites-lui un de profun	<i>dis !</i>

Un docteur, qui dirige une maison d'aliénés, a la manie du calembour.

Hier, à l'un de ses amis :

—Ah ! mon cher, disait-il, c'est à perdre la tête !

— ???

—Oui... J'ai un monde fou dans mon établissement.

A la correctionnelle :

Un ouvrier tapissier prévenu d'escroquerie.

Le président.—Quelle est votre profession ?

Le prévenu.—Je fais des poufs.

Le président, d'un ton sévère.—On ne plaisante pas avec la Justice.

—Quelle chaleur dans ce théâtre ! J'en suis phoque.

—Vous voulez dire : j'en suffoque ?

—Pardon, pardon, mame Camus, je connais ma langue. C'est y vrai qu'on dit : "Souffler comme un phoque ?" Ben, alors, puisque la chaleur me fait souffler !

Les gaités de l'annonce.

Lu à la devanture d'un marchand de vins de la rue de Lariche :

Vin blanc bon pour les huîtres !

Une annonce :

"Quiconque peut prouver que mon cacao est nuisible à la santé... en recevra dix boîtes gratuitement."

Le fusilier Dumanet, en permission de minuit, s'arrête devant une affiche de bal public et, après de longs efforts, parvient à déchiffrer ces mots :

*Entrée libre pour les dames,
Un franc pour les cavaliers.*

—De quoi !... s'écrie Dumanet, en serrant les poings, et les fantassins !... C'est donc de la crapule !

Madrival méridional : Un Marseillais fait la cour à une belle personne dont les regards de velours l'ont ensorcelé.

Comme elle résiste à ses instances, il lui dit d'un ton menaçant :

—Si vous ne voulez pas m'aimer, je dis tout ! Je sais le crime que vous avez commis !

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Je sais que vous avez assassiné une gazelle pour lui voler ses yeux !!!

Un poète de la nouvelle école se présente chez un maître éprouvé et lui confie ses essais.

Le vieil écrivain examine quelques poèmes, mais il s'arrête aux premiers vers d'un écrit aux lignes désordonnées et inégales.

—Mais ce n'est pas des alexandrins, cela ; comment ! douze, treize, quatorze ou quinze pieds ! c'est ainsi que vous augmentez les vers classiques !

—Que voulez vous, cher maître, aujourd'hui tout augmente !

DEUX AMIS

Un vieillard contrefait, de minime stature. Voyant crever son chien, roquet à l'air béain, Se pendit aussitôt. Bien triste est l'aventure ; Morte la bête, mort le vieux nain.

Un jeune Anglais, établi depuis peu à Paris, se présente dans les bureaux d'un grand journal pour demander à faire du reportage.

Le directeur lui pose les questions d'usage :

—Avez-vous déjà écrit ?... Et, enfin, êtes-vous débrouillard ?

—Oh ! oui, monsieur, des brouillards... de la Tamise.

Une explication fort exacte, bien qu'elle ne date pas d'hier.

On demande à un docteur célèbre pourquoi presque tous les sourds sont tristes et presque tous les aveugles gais.

—C'est, répondit-il, qu'en parlant à un sourd, on lui rappelle son infirmité, et qu'en bavardant avec un aveugle, on la lui fait oublier.

Calino, comme la plupart des vaudevillistes et des chansonniers en vogue, n'aime pas les belles-mères.

Aussi il prétend leur jouer à toutes un terrible tour.

Un de nos amis lui demande une explication.

—Eh bien ! dit-il, la plus jolie farce qu'on puisse faire à une belle-mère, c'est de ne pas épouser sa fille.

En classe :

Un élève chuchote à son voisin : "Notre professeur est tout de même un riche avarié."

Le professeur qui vient de poser une question générale, croit que l'élève esquisse une réponse :

—Allons, courage, et parlez plus haut ; il se peut que vous ayez raison.

Le baron K... s'infor-

mait de la santé d'un financier connu pour ses procédés indécents.

—Il est allé prendre les eaux de Barèges, lui dit-on.

—Je le reconnais bien là, riposta le baron K... Il faut toujours qu'il prenne quelque chose !

Un auteur dramatique bien connu et extrêmement chauve se rend chez son coiffeur.

Après quelques coups de peigne illusoire, le chevalier du rasoir demande au patient :

—Un peu de brillantine ?

—Inutile ! Inutile ! Ils brillent déjà... par leur absence !

Taupin et sa jeune femme, en pleine lune de miel, reviennent d'Italie ; la jeune femme se penche tendrement sur lui :

—Dis, mon chéri, n'est-ce pas que tu n'oublieras jamais notre voyage de nocce ?

Taupin, protestant du geste :

—Jamais ! ce qu'il y a eu de notes salées !... non ! jamais, je n'ai vu des notes plus salées !

En police correctionnelle :

—C'est la treizième fois depuis un an que vous comparez devant notre juridiction.

—Très exact, mon président... Je me demande précisément si je n'aurais pas avantage à prendre un abonnement.

QUELQUES COMBLES

De la naïveté pour un sergent instructeur : Acheter de la *cravate* pour faire *marquer* le pas aux hommes de sa compagnie.

**

De l'impossible :

Vouloir *raccommoder* des *aufs brouillés*.

**

De l'habileté pour un chirurgien :

Traverser un *bras de mer* d'un coup de bistouri.

UN BON CALCULATEUR

Un commis d'une de nos grandes administrations demande un congé de quarante huit heures et revient... au bout de huit jours !

Son chef s'apprête à l'apostropher sévèrement :

—Eh bien, Monsieur, que signifie ?...

—Vous m'avez accordé un congé de quarante-huit heures, n'est-ce pas ?

—Après ?

—Je travaille six heures par jour. Huit fois six, quarante huit !

Le chef tomba de son rond de cuir.

PREUVE SANS RÉPLIQUE



Elle.—Je crois, maintenant, hélas ! que vous ne m'avez épousée que pour mon argent.

Lui.—Allons, chère, pour vous convaincre du contraire vous n'avez qu'à regarder comme je le jette par la fenêtre. (Il part pour son club.)

MAL D'AMOUR

Depuis trois jours et trois nuits je souffre des dents. C'est une furie, une rage, une torture continuelles. Il semble qu'une demi-douzaine de démons soient logés dans ma mâchoire et me harcèlent à coups de poinçon ou de marteau.

Connaissez-vous le mal de dents ? C'est le plus bête et le plus douloureux des maux. C'est heureusement celui pour lequel il y a le plus de remèdes. Depuis trois jours que je vais dans la vie, l'air dolent, la joue contractée et les yeux tragiques, les gens me demandent quelle mouche m'a piqué pour me pousser à arborer une mine pa-reille.

Je dis où git ma douleur. Immanquablement le monsieur ou, la dame ou la demoiselle répond d'un air malin :

—C'est le mal d'amour :

Comme cette réponse que j'ai entendue soixante-dix fois depuis le matin, porte ma souffrance à la frénésie, et que l'interlocuteur s'aperçoit que j'ai envie de donner des claques à quelqu'un, peut-être à lui, il reprend très vite :

—J'ai un remède !

Et il va de sa panacée, ce n'était ni la première, ni probablement la dernière qu'on me donnait et que j'essayais.

On m'a dit : trempez votre joue dans de l'huile chaude.

J'ai versé un litre du liquide en question dans un saladier et j'y ai plongé ma joue ; je ressemblais à un oignon d'Égypte en conserve : ma douleur ne s'est pas calmée.

—Usez de l'absinthe pure.

—J'en ai bu un demi-verre, le mal a continué à sévir.

—Mettez dans le creux de la dent, un gros grain de poivre.

Je l'ai fait, mes souffrances ont redoublé d'intensité.

—Glissez dans l'oreille, un tampon d'ouate imbibée de laudanum.

—J'ai bourré comme un canon, mon conduit auditif, le mal ne s'est pas atténué.

—Badigeonnez-vous les gencives avec de la cocaïne.

—J'ai badigeonné ; tant et si bien que, ne sentant plus ma langue dans ma bouche, j'ai eu un instant, l'angoisse de l'avoir avalée.

Heureusement qu'elle était toujours là ; la rage de dents aussi.

Je sors pour me calmer un peu, je passe devant le magasin de mon coiffeur, un artiste qui n'a pas son pareil pour vous dresser la moustache en croc.

Il me voit grimacer, s'enquiert et dit comme les autres :

—C'est le mal d'amour ; j'ai un remède.

—Donnez, m'écriai-je, avec un redoublement d'espoir, le dernier sera peut-être le bon.

Il sort de sa poche un objet gros comme une noix, spongieux et bunâtre :

—Voyez-vous cela, et savez-vous ce que c'est ? Je réponds sans hésiter :

—C'est une blague.

—Pas du tout, c'est un cocon de chenille.

—Et qu'en faites-vous ?

—Je le porte toujours sur moi, et je n'ai plus mal aux dents. Il y a deux ans qu'il est dans ma poche, et depuis deux ans, je ne souffre plus.

—Mâtin ! m'écriai-je, il est précieux votre cocon, passez-le-moi.

—Jamais ! le mal vous quitterait pour me reprendre ; si quelqu'un doit souffrir, il vaut mieux que ce soit vous que moi, et puis vous n'avez rien

donc le pigeon de côté et prends une queue de rat.

—Une queue de rat !

—Oui, une queue de rat, d'un gros rat, d'un rat d'égoût, s'il est possible ; tu la lui coupes au ras ; quand tu as cette queue, tu mets le gros bout dans ta bouche et le petit dans ton oreille ; il s'établit un courant électrique qui t'enlève ton mal, *subito presto*.

—Tu es certain de ce que tu dis.

—Absolument certain ; je n'ai pas essayé moi-même, mais la tante de ma femme connaissait un Monsieur dont l'oncle élevait des rats en cage pour offrir leurs queues à ses amis.

ENTRE DEUX PLAISIRS



Après le dessert...—Toi coucher moi ! toi monter moi ! toi pas plier moi !

à faire de toute la sainte journée, moi, je dois raser mes clients.

—Vous vous y entendez fort bien, répliquai-je, en quittant cet égoïste.

Sur le trottoir, je rencontrai une vieille parente.

—Mal de dents, s'écria-t-elle, mal d'amour !... j'ai un remède infallible : prenez un pigeon, écorchez-le vivant et appliquez la peau toute fumante sur la joue malade, la douleur s'envole comme si vous souffriez dessus.

Elle me quitta ; je parlai de ce singulier remède à un ami qui me dit avec un grand bon sens :

—Un pigeon ! elle se venge ! Elle a cet animal en horreur, et le fait occire tant qu'elle le peut. Laisse

Je remerciai l'ami et courus à la recherche de mon rat. On ne l'avait pas capturé dans la cave du bar que j'honore de ma protection.

Le rat était gros comme un chat ; sa queue, qu'on me porta en grand triomphe, était couverte d'écaillés. Je la fourrai dans la bouche et dans l'oreille avec un indicible dégoût. Ma parole, j'aime mieux l'honnête queue de rat de nos pères, l'humble tabatière à mèche en cuir, où ils puisaient leur prise avec tant de volupté.

Je suçai donc mon abominable queue de rat. Malédiction, je souffrais plus que jamais !...

Désespéré, je courus chez un dentiste. Il me fit ouvrir la bouche comme un four de campagne, me transperça les gencives avec un fer aigu.

—C'est pour faire sortir du sang ; ça vous soulagera ; crachez !

Je crachai rouge, ça ne me soulagea pas du tout. Alors l'homme déclara qu'il fallait extraire la dent qui, du reste, était prête à tomber.

Je refusai énergiquement, en couvrant mon refus de l'autorité du Grand Poète qui a dit, dans un vers immortel :

Oh ! n'arrachez jamais même
une dent qui tombe.

—Alors, répliqua-t-il, vous souffrirez jusqu'à la fin de vos jours.

Je poussai un cri d'épouvante, car une sonnambule m'a prêté que je vivrais très vieux.

Plutôt que de garder pendant tant d'années ce gênant compagnon, je décidai à faire le sacrifice du chicot.

L'homme de l'art prit un fer aussi coupant, aussi bizarrement contourné que les idées d'un journaliste et, m'empoignant par la tête, il me planta son fer cruel dans la mâchoire.

Lorsque, dans un suprême effort, il m'eût enlevé ma dent, j'eus cette impression qu'un anarchiste, m'avait glissé sous le crâne une cartouche de dynamite et qu'elle venait de faire explosion.

Mon bourreau me tendit ma dent, je lui donnai une piastre en échange et je m'enfuis sans oser le regarder.

Je n'avais pas franchi le seuil de sa porte que la douleur reprenait, plus âpre et plus lancinante. Le brigand s'était trompé de molaire !...

L'ORDONNANCE



Toinette. — Oh ! grand papa, vous n'allez pas boire tout ce grand verre de vin.

Grand-papa. — Mais si, fillette, le docteur l'a dit : Un verre de vin par jour, ni plus ni moins ; je suis son ordonnance. Tu ne voudrais pas que j'aie une rechute ?

COMMENT SE FONT LES RÉPUTATIONS

(Pour le SAMEDI)

— Mais enfin, vous ne direz pas que le proverbe : " Il n'y a pas de fumée sans feu " est absolument faux ?

— Loin de moi, cette idée chère madame. Je ne dirai rien de désagréable pour ce proverbe qui vous paraît si sage ; je me contenterai de vous raconter une histoire, une vraie.

— Conte, je vous écoute.

— Vous connaissez Jean Bellehumeur, vous savez que c'est un brave garçon, et pourtant on ne parle jamais de lui dans le village sans dire : Jean est bon à pendre.

— C'est vrai ; et je vous dirai que tout brave garçon que vous prétendez qu'il soit je n'ai pas grande confiance en lui. Pourquoi ? je ne sais ; la méfiance, non plus, ne se raisonne pas.

— Non, surtout quand on a une foi absolue dans la sagesse de proverbes pleins de soupçons, qu'on entend répéter plusieurs fois par mois ou par semaine : Jean est bon à pendre, et qu'on n'a jamais eu la curiosité ou la charité de demander pourquoi.

— Ah ! vous savez, vous, vous m'ennuyez à la fin avec vos sermons ; voyons, êtes-vous prêt avec votre histoire ? si, oui, narrez-là, et tâchez d'être intéressant après avoir été si... solennel.

— Je serai court tout au moins. Voici :

Un soir, il y a de cela deux ans, le vieux Baptiste Bontour, en rentrant chez lui, dit à sa femme : J'ai rencontré le jeune Berland qui m'a dit qu'on lui avait appris que Jean Bellehumeur songeait à acheter la maison de la veuve Becdebois.

Le lendemain matin, dès que son vieux fut parti pour la ville, Madame Bontour mit son manteau, traversa chez Anastasie Vernon et lui dit :

— Que croyez-vous qu'on m'ait dit ce matin ? Jamais vous ne devinerez ; j'aime mieux vous le dire tout de suite. Eh ! bien Jean Bellehumeur a acheté la maison de la veuve Becdebois ; je m'étonne s'il prendra la veuve avec le reste de la propriété ?

— Jean en est bien capable, répondit Anastasie. Oh ! le monstre ! penser que sa pauvre défunte est en terre depuis moins de six mois !

Madame Bontour avait à peine passé la porte, qu'Anastasie se rendit chez Madame Lavandière. Elle est sourde, comme vous le savez cette bonne dame, et Anastasie dut lui verser sa confidence dans l'oreille à haute voix. Malgré cela elle n'en reçut qu'une partie et devina le reste.

— Avez-vous appris, lui cria Anastasie, que Jean Bellehumeur va épouser la veuve Becdebois pour ses propriétés ?

— Non ! Est-ce vrai ?

— C'est ce qu'on dit. J'ai toujours pensé, du reste, que Jean avait une trop bonne idée de la veuve du vivant même de sa pauvre défunte.

— Oui, oui, qu'est-ce qu'ils feront des deux enfants de Jean ?

— Je ne pense pas que la veuve voudra s'en embarrasser. On les mettra dans un asile d'orphelins.

— Hein ?

— Dans un asile d'orphelins.

Et Anastasie se rappelant soudain qu'elle avait un pâté au four, se sauva sans que la bonne vieille Madame Lavandière eût parfaitement réalisé la pensée d'Anastasie.

Cette pauvre dame affligée de rhumatismes qui la cloaient à la maison, fut comue sur des charbons ardents jusqu'à l'arrivée de la jeune Madame Frédéric Garlebeu qui venait la voir tous les jours, étant son héritière.

— Connaissez-vous la nouvelle ? dit la vieille. Le jeune Jean Bellehumeur épouse cette sorcière de Becdebois pour avoir la ferme que son pauvre mari a eu tant de peine à acquérir.

— Bonté divine !

— Hein ?

— Je dis : Bonté divine !

— C'est bien possible, s'écria la vieille qui n'avait pas entendu, et le plus triste continuelle, c'est que ce mariage a tellement fait de peine aux deux enfants de Jean, qu'ils sont devenus fous et que la Becdebois veut les faire mettre à l'asile.

— C'est horrible !

— Hein ?

— C'est horrible !

— Je ne le sais pas au juste, mais on dit que Jean pensait déjà à la veuve avant la mort de sa femme et on parle de poison.

— Ça ne m'étonnerait pas, cet homme m'a toujours paru dangereux.

— Hein ?

— On devrait l'arrêter.

— Hein ?

— Il mérite d'être pendu.

— Bien ! dit la vieille Lavandière qui avait attrapé les derniers mots, s'il épouse la Becdebois il regrettera avant peu de ne pas l'avoir été.

— Et la jeune Madame Frédéric Garlebeu, qui n'avait pas de rhumatismes ni dans les jambes ni dans la langue, répandit dans tout le pays la nouvelle que Jean Bellehumeur avait martyrisé sa défunte femme et avait fini par l'empoisonner pour épouser la veuve Becdebois, laquelle voulait faire croire que les petits Bellehumeur étaient fous pour les mettre à l'asile, s'en débarrasser et profiter des biens de leur mère.

Et voilà pourquoi dans tout le pays on dit que Jean est bon à pendre. Croyez-vous encore, chère Madame, à la sagesse des proverbes ?

— Qui sait ? Jean ne peut réellement pas avoir raison contre toute une population ; on a toujours tort quand on est dans la minorité ; vous ne direz pas non, vous le disiez encore hier soir à votre ami du comté de Flanchoville.

Les meeurs d'hommes sont souvent menés par leurs femmes.

Vingt ans... ou la vie d'un plaideur

I

Le cheval de l'épiciier du coin a cassé d'un coup de pied la jambe d'un porteur de journaux.

II

L'épiciier est assigné, mais le tribunal se déclare incompetent.

III

Le porteur poursuit — autant que sa jambe cassée le lui permet — devant une autre juridiction.

IV

Trois ans après, l'affaire vient. Le porteur de journaux a gain de cause. Mais l'épiciier en rappelle.

V

La Cour d'appel, puis la Cour Suprême statuent, à de larges intervalles, sur ce cas intéressant... pour la jurisprudence.

VI

Vingt ans après. — L'épiciier est condamné à 10 piastres et les frais. Mais... il est mort depuis longtemps et le porteur de journaux aussi.

MORALE :

Si vous êtes pressé,
N'allez pas en justice.
Car, même avec un pied cassé
Et l'autre factice,
Vous ne seriez, gens vertueux,
Pas si boiteux
Que la Justice.

CAUSE ET EFFETS



— Mon mari et moi nous ne nous disputons jamais devant les enfants ; quand une discussion pointe à l'horizon, je les envoie dehors.

— C'est donc ça qu'on ne voit qu'eux dans la rue.

POUR VOIR



Madame Hauton — Clarisse, mon enfant, c'est très mal de se retourner pour regarder un monsieur dans la rue.

Clarisse. — Mais maman, je regardais seulement pour voir s'il regardait et je le regardais ; tu vois bien que ce n'était pas lui que je regardais, jamais je n'aurais osé.

LA DAME QUI TRAVERSE

Voici le tableau :

Les tonneaux d'arrosage de la salubrité céleste viennent de crever de là-haut. — La rue est transformée en un fleuve de badigeon épais qui clapote lourdement sous les pieds des chevaux. — L'averse a cessé de tomber. Le soleil étincelle de nouveau entre les gros nuages menaçants qui font semblant de se sauver à toute vapeur ; il irise gentiment les gouttes de pluie que les arbres égrenent sur les chapeaux des passants.

Mais laissons de côté les passants. Occupons tout ce que nous possédons de prunelles à contempler la charmante, la ravissante petite dame blonde comme l'ambre, aux yeux innocents dans la pénombre de la voilette, qui vient de s'arrêter tout à coup sur le bord du trottoir, son "en tous cas" fermé à la main.

Cette passante, exquise de la bottine au chignon, va traverser.

Si vous croyez qu'une femme va confier comme cela, tout d'un seul morceau, son hermine de petite personne à la boue, vous vous trompez fort !

Regardez-là plutôt. Si la charge du fusil exigeait douze temps bien comptés, la dame qui traverse emploie au moins sept temps à la manœuvre de son beau petit être. Nous les décrivons tout à l'heure.

Je suis du tempérament de ceux qui passent de longues heures au bout de la jetée dans les ports de mer, à voir entrer et sortir les navires légers.

La dame qui traverse est une jolie goëlette pavoisée de l'arrière aux bossoirs, du pont aux pommes de perroquets ; et moi, pauvre "terrien", lorsque je la vois s'en aller vers des pays inconnus et charmants, où j'irais si bien à sa remorque, je me sens une émotion vive au cœur et mille regrets dans l'âme.

Mais revenons à nos moutons, puisqu'il ne pleut plus, et que la bergère est sortie.

La dame qui traverse s'arrête : premier temps. Elle examine le ciel, la rue et les gens qui passent.

Puis, deuxième temps, elle médite : — Pas de voitures, pas de tramways, pas de bicyclettes. Je puis me lancer. Un jeune homme pas trop désagréable me regarde. Qu'il examine donc mes délicates bottines je le lui permets. S'il en perd la raison, les passants seront-là pour le secourir. Amen."

Troisième temps. L'appareillage ! — Relever d'une main gracieuse, en la faisant valoir, sa robe sur ses jupons aux tuyaux immaculés. S'assurer si les "tirettes" des bottines sont rentrées en dedans. Tendre la robe en avant, la faire ballonner par derrière. Tenir son parapluie sans gaucherie.

Quatrième temps. Dérapier ! — La dame quitte la terre ferme. La bottine se ride au cou-de-pied, la pointe se courbe, le talon, une merveille d'art, plane comme une hirondelle.

Pas une tache ! — Dieu ! un lourd équipage à ma droite ! Un cavalier à ma gauche ! Ne nous pressons pas. Je suis charmante en ce moment, je le sais.

Cinquième temps. L'arrivée. — Triomphante, un peu rouge de plaisir, la dame qui traverse a posé son adorable petit pied, cette chose éphémère, sur la firimite reluisante. Sauvée, mon Dieu, merci !

Sixième temps. La robe se déploie en arrière et s'arrête dans sa chute, juste à la hauteur de la bottine. La robe reprend sa forme habituelle, et les pieds, ces jolis battants de la cloche en étoffe, se remettent en branle. Une, deux, une deux !

Enfin, septième et dernier temps, jetant un dernier coup d'œil sur l'ensemble de ses vêtements, souriant sous le tulle de son voile, et levant son cher petit nez au vent, la dame reprend sa marche illustrée de zigzags sans nombre, — c'est la faute des magasins, — et passe avec un calme et une indifférence qui n'ont rien d'affectés, oh ! non, rien du tout, au milieu de l'admiration des passants.

QUEEN'S THEATRE



Mlle Jennie Kimball.

La semaine prochaine la compagnie d'opéra comique "Kimball" composée de soixante jolies personnes de talent et ayant à sa tête l'incomparable Corinne jouera au Queen's la pièce extravagante "Hendrick Hudson" ou la découverte de Christophe Colomb.

La pièce commence en 1509 date du second voyage d'Hudson à l'île de Manhattan. Hudson est un joyeux pirate qui joue avec les cœurs des jeunes filles de la Nouvelle-Amsterdam. Il remonte la rivière, se bat avec les Indiens et capture une des plus belles princesses indiennes. Il revient couvert de gloire et d'honneur après avoir découvert le fleuve qui porte son nom. Hudson part alors pour un voyage de découvertes, à la recherche de Christophe Colomb. Il s'embarque pour la Floride, fait naufrage et est jeté à la côte. Là il tombe amoureux et se fait aimer de la belle Isabelle, d'Espagne.

Une multitude de jolies actrices portant des costumes très brillants égayent la pièce et semblent aussi bien à leur aise sous le costume indien, que sous celui des espagnols de Colomb, ou celui des jeunes américaines dansant en sabots au premiers acte à la réception d'Hudson.

Le bonheur ! c'est cette maison si riante au toit de chaume, couvert de mousse et d'iris en fleurs. Il faut rester en face ; si vous entrez dedans vous ne la voyez plus.

THEATRE ROYAL

WEBER ET FIELDS

La troupe de Weber et Fields figure au premier rang dans les variétés.

Le Théâtre Royal est bondé de monde cette semaine, et les représentations ont eu un plein succès.

Weber et Fields restent inimitables, comme par le passé.

Une foule de variétés théâtrales ont été exécutées par des acteurs et des actrices de première classe. Castillet et Hall, dans leurs parodies excentriques, Falke et Semons, dans leur comédie musicale, Mlle Lottie Gibson, chanteuse et danseuse, McIntyre et Heath, dans leurs farces nègres, etc., ont grandement amusé la salle.

Le programme du Royal, pour cette semaine, nous paraît l'un des plus riches que nous ayons encore vus.

Weber et Fields à eux seuls valent toute une compagnie. Tout Montréal les connaît, mais chaque fois qu'ils apparaissent sur la scène, ils sont reçus avec la même faveur.

La représentation se termine par une pièce burlesque inimitable de James F. Hoey, intitulée : "The Leader of the Gang." Dernières représentations cette après midi et ce soir.

La semaine prochaine : *The Flag of Truce.*

SOLLICITUDE MATERNELLE

— Mais maman je ne l'aime pas.

— Ma fille, c'est un fils unique et son père est très riche.

— Possible, mais après tout son père est vieux, pas trop vieux : il peut se remuer.

— C'est vrai, je n'y avais pas pensé ; tu feras peut être mieux d'épouser le père.

A PERPÉTUITÉ

Un mendiant accable une dame de ses sollicitations.

— Comment ! un morceau de pain ! Mais vous ne voyez donc pas que vous êtes ivre à ne pas tenir debout ! Revenez au moins quand vous serez à jeun.

Le mendiant, amer : — Ah ! je vois bien que Madame est décidée à ne jamais rien me donner.

CONCURRENCE DÉLOYALE

Lu sur la poitrine d'un aveugle :

"Plaignez, âmes charitables, celui qui a perdu la lumière, et ne le confondez pas avec l'aveugle de l'autre côté de la rue, qui n'est que borgne."

EST-CE UN COMPLIMENT ?



Elle. — Si vous continuez vos flatteries, je me boucherai les oreilles avec les mains.

Lui. — Impossible ! vos mains sont trop petites pour cela.

(Quelles oreilles, elle devrait avoir !)

PIERRE ET PAUL



J'ai rencontré dimanche, à la campagne, deux hommes du même âge, du même teint, presque semblables de visage, et vivant sous le même toit : on les prendrait pour des jumeaux, si leur fortune et leur éducation étaient moins différentes.

Pierre est robuste et nerveux autant que Paul est faible et mou. Il travaille tout le jour, se couche aussi tard qu'on le désire, et se lève de grand matin, frais et gaillard. Paul soupe de mauvais appétit, au sortir du spectacle, moisit entre deux draps jusqu'à midi sonné, s'étire, perd une heure ou deux à sa toilette, et n'en peut plus.

Paul achète des chevaux de pur sang ; il en est fier, mais il en a peur, il les monte rarement, quand ils ont été mis, c'est-à-dire mis sur les dents par ce bon Pierre. Il arme des embarcations que Pierre conduit bien, soit à la rame, soit à la voile ; moyennant quoi, Paul gagne deux ou trois prix, bon an mal an, aux régates de Lachine, Dorval et autres lieux. Pierre nage comme un poisson : il a sauvé six hommes et entre autres M. Paul qui l'a appelé maladroit.

Pierre est né sans un sou, il n'a d'instruction que celle qu'il s'est donnée lui-même. Cependant il sait lire, et il lit tant qu'il peut, il écrit proprement, avec quelque orthographe, il compte dans la perfection, et ses affaires n'en vont que mieux. Il laissera pour sûr un petit capital ; je sais que le notaire a déjà de l'argent à lui, quoiqu'il gagne strictement sa vie. Paul a trouvé dans son bœreau trois mille louis de revenu ; ses parents, qui l'adoraient, lui ont donné pour précepteur M. de Saint-Agathe lui-même. Il ne sait ni le latin, ni le grec, ni le français, ni rien qui serve ou qui amuse ; il écrit comme un chat, pour voiler les bizarreries de sa syntaxe ; il achète de temps en temps le livre à la mode, mais il n'a jamais lu que le journal de son coiffeur. Ses créanciers prétendent qu'il ne sait pas compter : le fait est qu'il mord sans cesse au capital en croyant manger le revenu, qu'il finira par entamer la fortune d'autrui sous prétexte d'achever la sienne, et qu'il mourra non-seulement ruiné, mais insolvable. Ainsi va la bascule du monde : Pierre s'élève et Paul descend.

Est-ce un mal ? Est-ce un bien ? Je ne sais. Pierre a besoin d'argent pour nourrir sa famille, car il se mariera un de ces jours, et il aura beaucoup d'enfants, Paul est un homme fini.

Par une étrange contradiction, Pierre, qui peut beaucoup, est retenu dans ses discours jusqu'à la prudence : Paul, l'énergique, adore les gros mots et les histoires grasses ; il raconte cent horreurs devant les femmes et fait rougir sa pauvre mère, qui aura tantôt

soixante ans. Pierre observe toutes les convenances sans les avoir apprises ; Paul semble n'avoir appris les lois du monde que pour les enfreindre mieux ; son plaisir le plus doux est de faire ou de dire des choses qui jurent avec sa naissance et son éducation.

Quand ces deux hommes sont ensemble, Paul cherche le familier, le comique et le bouffon ; vous sentez qu'il donnerait beaucoup pour déridier le front de Pierre. Petite inutile ! Pierre ne tient à sa place, ou plutôt il tient son rang. Il relève sans cesse, avec respect, la barrière que Paul renverse à chaque instant.

Paul ne dîne jamais sans se griser un peu ; c'est peut-être l'excuse de ses folies. Pierre est sobre : il aime sincèrement l'eau claire et le gros pain.

Pierre est doux et pacifique, comme tous les forts ; Paul est batailleur en diable : il s'attire souvent de mauvaises querelles. Pierre n'a eu que deux affaires en sa vie ; il les a traversées bravement, et je dois déclarer qu'il ne les avait pas cherchées, il les avait trouvées au Nord-Ouest.

Si le hasard jetait ces deux hommes dans le désert, à mille lieues de notre société factice, Paul

commencerait par *blaguer* la fortune, puis il se mettrait en fureur, puis il pleurerait comme un grand baby, puis il se laisserait mourir de froid et de faim. Pierre se débrouillerait aussi gaillardement que Robinson Crusôé ; il se ferait charpentier, tailleur, cordonnier, chasseur, pêcheur, cultivateur : le besoin développerait cent hommes en lui, tant il est homme !

Et pourtant ces deux individus se ressemblent en frères. Ils ont les mêmes traits, les mêmes yeux, les mêmes cheveux, ils auraient probablement les mêmes moustaches. Mais Pierre a coupé ses moustaches, par ordre. Car j'ai oublié de vous dire qu'il est le domestique de Paul.

X.

PAS CURIEUX

Pêcheur (à un amateur).—Vous n'avez pas été loin ce matin ; pourquoi ?

Amateur (très ému).—Les requins... tenez là-bas.

Pêcheur.—Et le poisson a été effrayé ?

Amateur.—Pour dire vrai... je n'ai pas pris la peine de m'en enquérir avant de m'en aller.

LA FEMME A LUNETTES



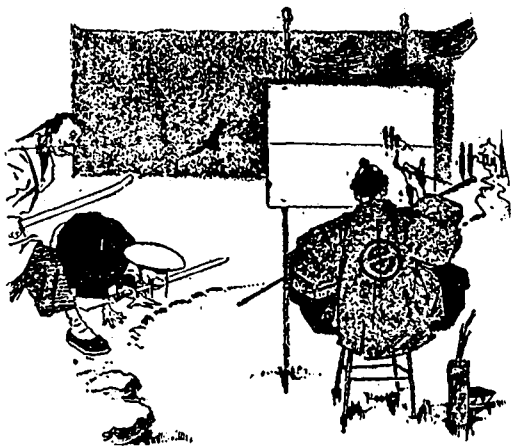
Elle.—Monsieur ! Vous avez osé m'embrasser !

Lui.—Fâché... regrette... mais j'avais cru... à un encouragement.

Elle.—Un encouragement ! qu'est-ce qui a pu vous faire croire ?...

Lui.—Rien... vous avez oté vos vorres... alors... si extraordinaire... j'ai oublié que c'était vous.

STRATÉGIE JAPONAISE



I
La Surprise.

LA LÉGENDE DE LA BÊTE AU BON DIEU

C'était au temps d'autrefois, alors que les seigneurs avaient pleine maîtrise sur les pays et sur les paysans. Un jour il arriva que le frère d'un seigneur fut trouvé mort derrière la haie d'un champ, où il avait été tué. Le seigneur, qui aimait vivement son frère, ordonna que l'on fit soigneuse recherche de l'assassin, pour le châtier de façon exemplaire.

Or le soir, le chef de ses serviteurs, appelé Croudass, fit amener devant le seigneur un paysan qui se jeta à genoux en disant : "Ayez pitié de moi, seigneur, je n'ai point commis ce crime."

Alors Croudass dit : "Voyez pourtant, seigneur, ces taches de sang sur ses habits, c'est le sang de votre frère, et voilà de plus la bourse et l'anneau de votre frère, qui ont été trouvés chez cet homme."
— Misérable ! cria le seigneur, dis la cause de ton crime."

Mais le paysan ne pouvait que répéter qu'il n'avait point commis le crime dont on l'accusait. Si des taches de sang étaient sur lui, il ne savait pas d'où elles venaient ; si l'anneau et la bourse s'étaient trouvés dans sa maison, il ne savait pas comment ils y étaient entrés.

Ce qui, certes, était assez mal se défendre, mais il ne pouvait se défendre mieux ; car, en vérité, cet homme n'avait rien à se reprocher. Le crime était l'action du méchant Croudass. Le défunt frère du seigneur, connaissant des acquisitions déshonorées de Croudass, l'avait menacé de le dénoncer au seigneur, s'il ne faisait pas restitution. Croudass l'avait donc tué, afin qu'il ne le dénonçât pas ; et voici comment il avait fait le coup pour qu'un autre fût puni à sa place.

Ayant trouvé le paysan qui prenait son repas sur l'herbe, il mit dans sa boisson une chose endormante, et l'homme tomba dans un profond sommeil ; puis Croudass, par un mensonge, amena le frère du seigneur en cet endroit, le tua ; et, après l'avoir tué, tacha de sang les habits du dormeur ; puis, ayant pris l'anneau et la bourse du mort, il fit semblant de les trouver en fouillant dans la maison du paysan.

On le voit, profonde était la méchanceté de ce Croudass. Et comme le pauvre paysan ne pouvait rien faire de plus qu'affirmer son innocence, alors que toutes les preuves du crime étaient contre lui, le seigneur, fort chagrin et fort courroucé, le condamna à être brûlé vif, en disant même qu'il voulait assister au supplice, pour voir périr douloureusement le scélérat qui était la cause de sa vive douleur.

Cette sentence portée, maintes gens allèrent se jeter devant le seigneur pour le supplier d'adoucir sa colère, disant de lui ce qu'on dit d'ordinaire quand on veut attribuer à quelqu'un l'extrême bonté : "Nous le connaissons depuis longtemps et nous savons qu'il n'écraserait pas une mouche. Comment pourrait-il être l'assassin de votre frère ?"

Mais Croudass, qui ne quittait point son maître, sous prétexte de le consoler, faisait valoir les témoignages du sang et des choses trouvées ; et le seigneur, de plus en plus affligé, répétait qu'il ne ferait point de grâce.

* * *

Croudass fit donc porter nombre de fagots à l'endroit où le malheureux paysan devait être brûlé, et dresser aussi tout proche une sorte de trône, où le seigneur prendrait place pour voir le supplice.

Le seigneur vint s'y asseoir, puis l'on amena le paysan, suivi d'une foule de gens qui se lamentaient sur cette peine assurément injuste.

Croudass dit aux serviteurs : "Liez-le sur le bois, et mettez le feu."

Le seigneur regardait toutes choses avec une profonde attention, en gardant le silence.

Et comme les serviteurs tardaient un peu : "Allons ! Dépêchez-vous !" cria Croudass ; car il avait hâte que le paysan fût mort.

Le pauvre homme dit à ceux qui allaient le lier : "Oh ! laissez-moi faire une dernière prière !"
"Non, liez-le !" cria encore Croudass.

Mais le seigneur, entendant ces paroles de Croudass après avoir eues celles du paysan, le seigneur leva la main pour commander aux serviteurs de donner à cet homme le temps qu'il demandait. Et il put voir Croudass faire un geste d'impatience.

Le paysan donc, tenant ses yeux tristement baissés, se plia pour s'agenouiller sur une pierre non éloignée du seigneur ; mais voilà qu'apercevant une petite bête rouge tout justement posée à l'endroit où il allait mettre ses genoux, il l'écarta doucement de la main, pour éviter de l'écraser en s'agenouillant.

Et le seigneur vit la chose.

Et pendant que le paysan priait, le seigneur, continuant de regarder, vit la petite bête rouge ouvrir soudainement ses ailes et aller se poser sur la main gauche de Croudass ; et il vit Croudass, comme par contrariété d'attendre trop une chose désirée, ou comme par simple passe-temps, mettre un doigt de sa main droite sur la petite bête, et appuyer, et faire de la mignonne et jolie innocente un peu de poussière rouge, dont sa main gauche fut tachée.

Et comme en ce moment le paysan se relevait, ayant fini de prier, et que les serviteurs, obéissant au signe impatient de Croudass, allaient le saisir, le seigneur descendit tout à coup de son trône et cria : "Laissez ! laissez cet homme ! ne le faites pas mourir ; il n'est pas l'assassin de mon frère ! c'est impossible !"

— Mais, seigneur, dit alors Croudass, les preuves sont là ; si vous ne croyez pas cet homme coupable, qui donc accuserez-vous ?

— Qui j'accuserai ? répliqua le seigneur, ce sera peut-être vous, Croudass.

— Moi, seigneur ! fit Croudass, qui était devenu blême et qui tremblait.

— Oui, vous, reprit le seigneur, en saisissant la main de Croudass ; car maintenant la tache de sang est sur vous : voyez, au moment où vous deviez être plein d'horreur pour le crime, vous avez tué, comme à plaisir, la petite créature qui était venue sans méfiance sur votre main, et que le paysan injustement condamné avait doucement, charitablement respectée au moment de mourir."

Alors Croudass ne put que trembler plus fort.

"Déclare ton crime !" cria le seigneur.

Et Croudass déclara son crime.
Croudass fut donc brûlé au lieu du paysan, qui à sa place devint chef des serviteurs.

* * *

Et il arriva que chacun dans le pays pensa que le bon Dieu avait envoyé lui-même la petite bête rouge, pour être conseillère de justice au seigneur.

Et depuis, quand on en voyait une, on disait :

"Ne lui faisons point de mal, c'est la bête au bon Dieu : elle a peut-être mission de salut pour quelque innocent ; et si jo l'écrasais, on me croirait peut-être assassin, car j'aurais la tache de sang sur moi."

Et l'histoire s'étant redite de paysan à paysan, passa de pays en pays et se répandit partout.

Et voilà comment il advint qu'on appela bête au bon Dieu les coccinelles rouges, — tout au moins si j'en crois l'histoire que j'ai pu lire dans mon livre caché de révasseur.

Est-ce bien vraiment ainsi que la chose arriva, que le nom se donna ?...

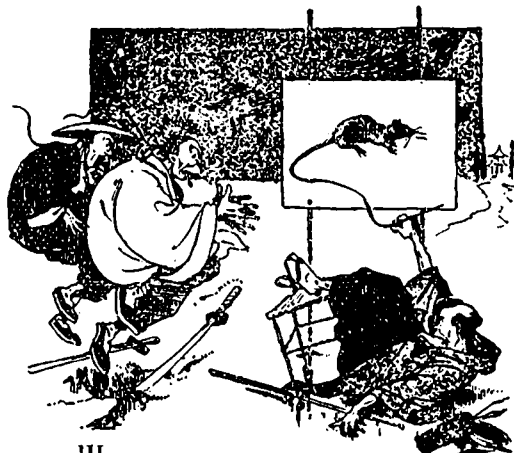
Pourquoi pas ?...

EUGÈNE MULLER.



II

Comme le dernier des Horaces le Japonais joue l'effroi tout en préparant son plan.



III

Il le démasque aux yeux des ennemis que cette vue désarme et transporte au point...



IV

... qu'ils se précipitent et se font prendre dans la ratière que le rusé Japonais leur a tendue.



V

Le triomphe.

UNE FIANCÉE

(Pour le SAMEDI)

—Et vous osiez me dire que vous m'aimiez ? lui murmura-t-il à l'oreille, presque menaçant, "et maintenant, maintenant qu'ai-je trouvé !"

—"Je ne crois pas," Henri, répondit la belle Louisa en se dressant de toute sa hauteur, d'un air insolent et dédaigneux, "je ne crois pas que vous ayez trouvé quoi que ce soit ; en tous cas ce n'est certes pas un emploi, sans cela vous ne seriez pas ici à... m'ennuyer."

—De l'ironie... et de ces lèvres que je comparais à des rubis.

—Vous ai-je jamais demandé de les comparer à des rubis ou à autre chose ? Voyons, répondez.

—Non, mais je n'ai trouvé rien de mieux dans mon cœur, dans ce cœur où vous régniez tout entière.

Un éclat de rire bruyant accueillit cette plainte du pauvre amoureux.

—Régner sur votre cœur est flatteur et j'en serais très heureuse si ce cœur était accompagné d'un port de feuille assez bien garni pour me permettre de vivre avec vous comme j'ai été habitué à vivre chez mon père.

—Après tout vous êtes jaloux ; jaloux de quoi ? vous m'avez dit avoir trouvé quelque chose ! voyons qu'avez-vous trouvé ?

—J'ai trouvé, répondit Henri, que la femme que j'aimais est aussi fausse qu'elle est belle ! Vous m'avez dit que vous m'aimiez et cependant vous flirtiez, en ce moment, avec une douzaine de jeunes fous.

—Et, vous me blamez pour cela, moi, Louisa !

—Et qui dois-je donc blâmer ? l'homme dans la lune peut-être ?

—Non, Henri, l'homme dans la lune est étranger à l'affaire, mais je vais vous dire qui vous avez à blâmer. D'abord savez-vous ce que c'est qu'un fiancé, mais un vrai fiancé ? Vous avez l'air étonné de ma question ; est-ce parce qu'elle vous semble étrange ou bien ne la comprenez-vous pas ? Un fiancé, mon cher, c'est un homme qui avant tout, aime une jeune fille ; puis qui de temps à autre la promène en voiture, lui envoie des fleurs, des bonbons, un bijou ou deux ; la mène au théâtre... oh ! à une matinée et qui en

retour de tous ces bons procédés reçoit le cœur de la jeune demoiselle. Quand on ne peut remplir ce programme on est mal venu à vouloir en jouer le principal rôle et à prétendre au titre de fiancé. Aujourd'hui que doit faire une jeune fille, si elle veut obtenir les avantages que doit lui procurer son titre, à elle, de fiancée ? Elle est obligée de diviser son affection entre plusieurs. C'est ce que j'ai fait, Henri. Je suis engagée avec Fernand parce qu'il m'offre sa voiture ; avec Robert qui me comble de bonbons ; avec Richard qui me mène au Queen's à toutes les matinées et ainsi de suite pour le reste de la douzaine que vous avez mentionnée. Quant à vous, Henri, tout ce que vous pouvez me donner, tout ce que vous m'avez donné, je le reconnais, c'est votre cœur. Pourquoi me reprocher ce que les autres m'offrent et que j'ai le droit de recevoir comme fiancée, alors que vous manquez aux obligations que ce titre vous impose. Quand vous pourrez avoir une fiancée à vous seul, que vous pourrez seul remplir les devoirs de la position vous aurez le droit d'être exclusif ; mais jusque-là, mon ami, contentez-vous d'une part d'affection, puisque vous ne pouvez remplir la totalité des obligations.

—Bonsoir, je crois que nous ferons mieux de briser là. Avant que vous vous en alliez, Henri, et pour vous témoigner toute la sympathie que j'éprouve pour vous, je tiens à vous apprendre le premier que je suis fiancée à M. Chèqueard le grand banquier ! Soyez pas jaloux, il n'est pas dans vos douze. Allons encore une fois bonne nuit.

—Bang, dit la porte avec violence pour toute réponse.

UNE BONNE RAISON

L'avocat.—A quelle heure, dites-vous avoir vu le pensionnaire dans votre chambre ?

Témoin.—A 3 heures du matin.

L'avocat.—Il y avait de la lumière dans la chambre ?

Témoin.—Non, il faisait nuit noire.

L'avocat.—Pouvez-vous voir votre mari à vos côtés ?

Témoin.—Non.

L'avocat (trionphant).—Alors, madame, expliquez à la cour, comment ne pouvant pas voir votre mari dans votre chambre vous avez pu distinguer le prisonnier ?

Témoin.—Mon mari était au club.

L'HOMME

L'homme est le seul animal qui rit, pense, parle, s'habille, fume, boit sans avoir soif.

L'homme rage comme le poisson,

Galope comme le cheval,

Marche comme le chameau,

Saute comme le mouton,

Grimpe comme le chat,

Porte comme le mulet,

Mange comme le ver solitaire,

Boit comme plusieurs vaches,

Digère comme l'autruche,

Dort comme la marmotte,

Chante comme le rossignol,

Siffle comme le merle,

Bavarde comme le perroquet,

Beugle comme le taureau,

Rugit comme le lion,

Brait comme l'âne,

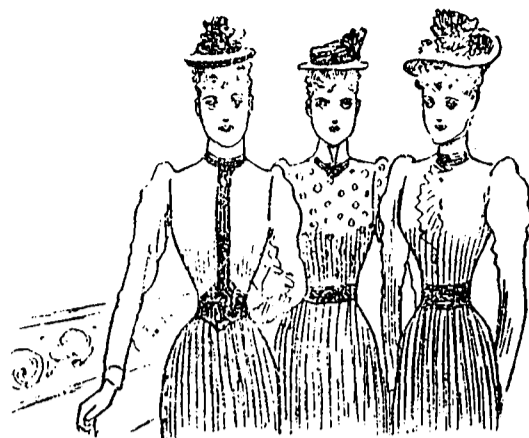
Fait des grimaces comme le singe.

L'homme vole à la gloire, au plaisir, et surtout ses semblables, autant qu'il peut le faire sans danger d'être pris ; mais il lui est impossible de voler comme l'oiseau !

Afin d'humilier le paon et le dindon, l'homme s'est fait charron pour aussi faire la roue.

Longtemps le cheval fut la plus noble conquête de l'homme. Aujourd'hui c'est la bicyclette.

EN LIGNE DIRECTE



Belle No. 1.—Vous savez, je connais un grand secret, mais là un vrai secret.

Duo de belles.—Oh ! parle, dis vite.

Belle No. 1.—Léon Barbenbois va marier Noémi Trop-doutet.

Duo de belles.—Comment le sais-tu ?

Belle No. 1.—Voici ; Clara Piederoi l'a dit à Eva Babel ; Eva Babel l'a répété à Alice Ratelier ; Alice Ratelier en a parlé à Florence qui me l'a confié en secret il y a cinq minutes. Vous voyez, c'en est un secret et un que personne ne connaît encore.

JUSTICE

M. Hamelle, petit commerçant très aimé et très estimé dans tout son quartier pour sa bonté et son air paternel, était pris comme juré tous les quatre ou cinq ans.

Et chacun louait le sort des assassins et des voleurs, qui leur donnait un juge aussi clément, car M. Hamelle, toujours compatissant, trouvait une excuse à tous les crimes, et, même lorsqu'il s'agissait des plus infâmes gredins, était invariablement disposé à acquitter.

—Si jamais l'accusé était innocent, disait en levant les bras au ciel, songez donc quel remords éternel j'aurais de l'avoir condamné !

Un soir que j'étais allé le voir, je le trouvais seul dans son cabinet, agité, févreux, gesticulant, marmottant des paroles sans suite.

Je restai stupéfait. Cet excellent homme — la bonté même — ne m'était jamais apparu ainsi. Que lui était-il arrivé ? Que lui avait-on fait pour qu'il fût transformé de la sorte ?

Et devant mon étonnement :

—Ah ! celui-là, par exemple, je ne l'ai pas épargné, je vous l'assure ! s'écria-t-il avec colère. Quel infâme gredin ! Quelle canaille !

—Qui donc ? demandai-je intrigué.

—Qui ? Mais ce Lehmann, cet ignoble voleur que j'ai jugé aujourd'hui ! Vous ne connaissez donc pas l'affaire ?

Je cherchai quelque temps dans ma mémoire, et je finis par me souvenir d'avoir lu, dans un journal du soir, la condamnation à cinq ans de prison d'un homme qui s'était introduit, la nuit, chez un bijoutier où il avait volé pour quelques centaines de piastres.

—Je me rappelle maintenant, dis-je enfin. Mais il ne me semble pas que ce Lehmann soit si coupable. Il a pour lui bien des circonstances atténuantes : son ignorance, le manque de travail...

—Des circonstances atténuantes ? hurle Hamelle, indigné. Des circonstances aggravantes, vous voulez dire ! Sur toutes les questions, nous avons répondu "oui" à l'unanimité, mes collègues et moi. J'ai eu quelque peine à obtenir ce verdict, mais enfin, avec l'autorité que j'ai toujours eue sur mon jury, j'ai fini par avoir gain de cause.

—Et il a été puni de cinq ans de prison ?

—Oui, grâce à moi. Et les magistrats même ont été mille fois trop doux. C'est aux travaux forcés qu'il fallait le condamner !

—Mais enfin, pourquoi cette sévérité ? murmurai-je. Qu'a-t-il donc fait ?

—Comment, qu'a-t-il fait ? Vous osez le demander ? Un gredin qui s'est introduit la nuit, pour voler, chez mon voisin, le bijoutier qui est à côté de moi, vous entendez, juste à côté de moi, à deux pas !... Et dire qu'il n'a que cinq ans de prison !

R.

AFFAIRE LEGALE



Ma chère Apolline. Je serai quelque temps avant de revenir à la maison ; l'avocat de la partie adverse m'a habillé de telle façon que la Cour m'a informé que j'en avais pour 30 jours avant de pouvoir me tirer de là. Alors... (il y en a quatre pages comme cela.)

C'ÉTAIT MÊLÉ

(Pour le SAMEDI)

En lisant, tous les soirs, son journal, son grand journal, pour un centin, le lecteur n'a aucune idée du travail qu'ont coûté ces feuilles qu'il parcourt plus ou moins rapidement.

Pour lui, pour le renseigner, l'instruire ou le... tromper, les grands journaux ont un état-major de reporters, de spécialistes piochant chacun un terrain spécial.

Or un jour qu'il y avait un grand mariage à Notre-Dame, le reporter "du grand monde" d'un de nos grands confrères ne s'était pas rendu à son poste. Les autres étaient en route, sur la rue, et le compte rendu du grand mariage s'imposait d'autant plus que le marié était un fort annonceur ; que faire ? Le chef des reporters se rappela que le malheureux qui s'épuisait à écrire des réclames d'un bout de l'année à l'autre, avait au début de sa carrière fait "le grand monde" ; il l'envoya à la cérémonie avec mission d'en faire le compte-rendu.

Il le fit, et voici le texte même de son travail homérique :

"La fiancée portait une robe riche et élégante, valant deux fois le prix demandé ; le tablier de satin était garni de dentelles et de tulle perlé, ancien prix dix-huit piastres, réduit à neuf piastres et quarante cents ; la traîne était également en satin brodé en soie et perles ; le corsage, très simple, avait des manches peu étoffées s'arrêtant au coude où elles rencontraient les gants d'une piastre et demie, mais vendus jusqu'à quinze pour quatre vingt-quatre cents ; la ceinture, en argent oxydé, valant deux piastres, est vendue à notre magasin pour une piastre et vingt-cinq. Somme toute, la toilette n'avait rien de bien à la mode, mais elle était très bien portée par la mariée, une bonne grosse fille d'une trentaine d'années. On ne se serait pas douté de la couleur de briques de son teint à la voir si blanche et si fraîche, grâce à l'usage qu'elle a fait depuis quinze jours de notre délicieuse poudre de riz rafraîchissante, produit spécial de la maison, vendue à perte à notre comptoir de parfumeries, à droite, en entrant par la rue Ste-Catherine."

Il y en avait quatre pages comme cela. Le chef des reporters en fit une maladie.

TRAITÉ DU FILS DE FAMILLE

Ne parlez jamais de votre fortune, on croirait que vous n'avez pas toujours été riche.

Mettez une livrée à votre domestique pour qu'on ne vous confonde pas avec lui.

Si vous voulez que les femmes vous estiment, ne les voyez, ne les reconnaissez et ne les saluez que lorsqu'elles veulent être vues, reconnues et saluées.

Si vous êtes intelligent, leur démarche dictera votre conduite ; si vous ne l'êtes pas ne les saluez jamais. — Elles se chargeront elles-mêmes de trouver une excuse à votre impolitesse, mais votre maladresse vous restera pour compte.

Dites du bien des bonnes choses ; on trouve toujours assez de gens pour louer les mauvaises.

Il y a deux hommes avec lesquels vous devez ne pas avoir d'affaires d'argent : Votre ami et votre ennemi.

La meilleure manière de se singulariser c'est de défendre une femme quand tout le monde l'attaque.

Voulez-vous que les femmes vous trouvent charmant ?

— Exaltez leur beauté !

Voulez-vous qu'elles vous trouvent distingué ?

— Vantez leur distinction.

Voulez-vous qu'elles vous trouvent spirituel ?

— Louez leur esprit.

Voulez-vous qu'elles vous aiment ?

— Ne les aimez pas.

Inutile de vous recommander de remercier très cordialement les personnes qui vous ont rendu un petit service, surtout si elles peuvent vous en rendre un grand.

Ni d'être poli avec les gens dont vous pouvez avoir besoin.

N'oubliez jamais que la femme est l'amie de l'homme... comme le boucher est l'ami du mouton, dont il fait des côtelettes et des gigots.

Ne parlez jamais des pertes que vous faites. Si vous vous adressez à un riche et si vous lui dites :

— Je viens de perdre dix mille piastres, il rira dans sa barbe en pensant :

— Peut-on se lamenter pour une telle misère ?

Si vous vous adressez à un pauvre, il dira :

— De quoi se plaint-il ? si j'avais ce qui lui reste je serais for heureux.

L'humilité est une vertu que je vous conseille d'aimer... chez les autres.

Travaillez jour et nuit à acquérir de l'expérience, elle vous servira tôt ou tard à voir les fautes... des autres.

Ne jetez jamais de pierre dans le jardin d'une femme, à moins que ce ne soient des pierres précieuses.

Enfin, si vous voulez conserver votre ami, ne lui présentez pas votre fiancée. — Si vous voulez conserver votre fiancée, ne lui présentez pas votre ami.

FUTUR MÉDECIN

Examen.

— Dans quelle famille animale placez-vous l'homme ?

— Dans les ruminants.

— Bah ! Et pourquoi ?

— Parce qu'il est sujet aux rhumes, parbleu !

UNE BONNE PRÉCAUTION

— Jean, je suis appelé par dépêche ; courez à la gare et regardez à quelle heure part le dernier train pour Ottawa.

Deux heures après, Jean revient :

— Ah ! vous y avez mis le temps !...

— Monsieur, je n'ai pas voulu m'en rapporter à personne ; alors, j'ai attendu longtemps pour voir partir moi-même le dernier train.

ENFANT TERRIBLE



— Oh ! ma tante, Pierre a pris deux cuillers à l'homme qui vend des ice-cream au coin de la rue.

— Petit monstre, qu'est-ce que ta mère a dit ?

— Rien ! elle avait besoin de cuillers, maman !

L'INSTITUT KEELEY

69 RUE OSBORNE, MONTREAL.

Le seul Institut dans la Province de Québec autorisé à se servir des célèbres remèdes

"GOLD CURE" du DR. LESLIE E. KEELEY, pour la guérison de

L'Ivrognerie,

La Morphine,

L'Opium,

Le Tabac,

et la **Neurasthénie** ou Epuisement des Nerfs et du Cerveau.

☞ Bien faire attention de ne pas se laisser embaucher par les charlatans et certains médecins qui prétendent avoir découvert le secret du célèbre docteur. ☞

La seule place où les vrais remèdes sont administrés est au seul Institut de cette province,

No. 69 RUE OSBORNE,

où toute information sera donnée et où toute correspondance doit être adressée.

MONTREAL SUD : ET : LONGUEUIL

Lots a Batir par Paiements Mensuels

GRANDS LOTS | | PETITS PRIX

Lots 50 x 180 pieds. — \$300. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 50 x 125 pieds. — \$250. Mêmes conditions.

Lots 30 x 112 pieds. — \$150. Mêmes conditions.

LONGUEUIL

Lots 53 x 106 pieds. — \$200. Conditions \$10 comptant, balance \$5.00 par mois.

Lots 53 x 200 pieds, deux fronts. — \$300.

Lots 72 x 106 pieds. — \$300. Mêmes conditions ou 30 par cent d'escompte pour argent comptant.

PARENT FRERES, 97 RUE ST-JACQUES

Batisse de la Banque du Peuple.

L'ESPACE DE DEUX CIGARES



Monsieur Leblanc. — Eh bien ! père Thomas, le travail avance-t-il ? quand aurez-vous fini la peinture de mes portes ?

Le père Thomas. — Capitaine Leblanc, le temps de fumer deux cigares Nectar et c'est fini.

Monsieur Leblanc. — Sapristi ! C'est qu'ils durent longtemps, ces cigares !

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

XII

VOYAGE TERMINÉ ET QUI N'EST PAS FINI

(Suite)

Une heure après, Ortik s'était mis en communication avec ses complices, et Rostof écrivait une lettre qui devait parvenir dans la soirée à M. Serge — lettre lui demandant une entrevue pour affaire pressante et lui assignant un rendez-vous dans un des cabarets de la ville. S'il s'absentait d'y venir, on verrait à s'assurer de sa personne, même en l'arrêtant sur la route de Walska.

A la nuit tombante, lorsque cette lettre fut apportée par Kostof, M. Serge était déjà parti pour le château de Walska. M. Cascabel, qui se trouvait seul à ce moment, crut devoir paraître très surpris de l'arrivée de cette lettre. Mais il la prit en se chargeant de la remettre à son destinataire, et se garda bien d'en rien dire à personne.

L'absence de M. Serge avait contrarié Ortik. Il aurait préféré que la tentative de chantage se fit avant l'entrevue du prince et du comte Narkine. Mais il ne laissa rien paraître de sa contrariété, et, pour mieux dissimuler, lorsqu'il prit place à table pour le souper, il se borna à dire : « Monsieur Serge n'est donc pas là ? »

— Non, répondit M. Cascabel. Il fait une démarche à propos de nos représentations près des autorités de la ville !

— Et quand reviendra-t-il ?

— Dans la soirée, sans doute ! »

XIII

UNE LONGUE JOURNÉE

Le gouvernement de Perm est achevé sur l'échine de l'Oural, un pied en Asie, un pied en Europe.

Perm, la capitale, est une ville de six mille habitants, située sur la Kama, et qui fait un important commerce de métaux. Ce n'était qu'un simple bourg, avant le XVIII^e siècle. Mais, après avoir été enrichi par la découverte d'une mine de cuivre en 1823, le bourg fut déclaré ville en 1781.

Justifie-t-elle au moins cette dernière qualification ? A peine, en vérité ! Point de monuments, des rues étroites et sales pour la plupart, des maisons peu confortables, des hôtels, dont il ne paraît pas que les voyageurs aient jamais imaginé de faire l'éloge.

En somme, la question d'édilité importait peu

à la famille Cascabel. Est-ce que sa maison roulante ne lui paraissait pas préférable à toute autre ? Elle ne l'eût changée ni pour l'hôtel Saint-Nicolas de New-York, ni pour le Grand-Hôtel de Paris.

« Pensez donc ! répétait-il. La *Belle-Roulotte* est venue de Sacramento à Perm !... Rien que cela, s'il vous plaît !... Montrez-moi donc un de vos hôtels de Paris, de Londres, de Vienne ou de New-York, qui en ait jamais fait autant ! »

Que voulez-vous répondre à des arguments de ce genre ?

Donc, ce jour-là, Perm s'était accrue d'une maison, au milieu de sa grande place, avec l'autorisation du gouverneur civil — personnage dont les fonctions équivalent à celles du préfet d'un département de la France. Ce personnage n'avait rien trouvé de suspect dans les papiers concernant la troupe Cascabel.

Dès l'arrivée de la *Belle-Roulotte*, la curiosité s'en était mêlée. Des saltimbanques français, qui venaient du fond de l'Amérique, avec une voiture traînée par une attelage de rennes !... Aussi l'habile directeur comptait-il tirer grand profit de l'empressement du public.

Précisément, la foire de Perm battait son plein et devait durer quelques jours encore. Il y avait donc là quelques fructueuses recettes assurées. Mais il ne fallait pas perdre de temps, puisqu'il s'agissait de gagner — à Perm d'abord, à Nijoi ensuite, — l'argent nécessaire au retour en France. Plus tard, on verrait. A la grâce de Dieu, qui, d'ailleurs, s'était toujours montré extrêmement gracieux pour la famille Cascabel.

Il s'ensuit donc que tout le monde fut sur pied de grand matin. Jean, Sandre, Clou et les deux matelots russes rivalisèrent de bonne volonté en s'occupant des préparatifs de la représentation.

Quant à M. Serge, il n'était pas revenu comme il l'avait promis — ce qui contrariait vivement Ortik et ne laissait pas d'inquiéter M. Cascabel.

Dès la première heure, cette représentation avait été annoncée par l'affiche que voici — affiche écrite en russe et en gros caractères sous la dictée de M. Serge.

FAMILLE CASCABEL

TROUPE FRANÇAISE, RETOUR D'AMÉRIQUE.
GYMNASTIQUE, JONGLERIES, ÉQUILIBRISTE, EXERCICES DE FORCE ET D'ADRESSE, DANSES,
GRACES ET SÉDUCTIONS

M. CASCABEL, premier hercule en tous genres.

Mme CASCABEL, première lutteuse en tous genres, grand prix au Concours international de Chicago.

M. JEAN, équilibriste en tous genres.

M. SANDRE, clown en tous genres.

Mlle NAPOLÉONE, danseuse en tous genres.

M. CLOU-DE-GIROFLE, paillasse en tous genres.

JAKO, perroquet en tous genres.

JOHN BULL, singe en tous genres.

WAGRAM et MARENGO, chiens en tous genres.

GRANDE ATTRACTION

LES BRIGANDS DE LA FORET NOIRE

pantomime avec fiançailles, mariage, surprises et dénouement. Immense succès consacré par trois mille cent soixante-dix-sept représentations en France et à l'Étranger.

NOTA : Il va sans dire que le langage parlé étant prescrit de cette pantomime et remplacé par des gestes en tous genres, ce chef-d'œuvre de l'art dramatique peut être compris même des personnes atteintes d'une regrettable surdité.

Pour les facilités du public, on pourra entrer gratuitement. Les places ne seront perçues que lorsqu'elles auront été occupées.

Prix : 40 kopeks sans distinction.

Habituellement, M. Cascabel donnait ses représentations en plein air, après avoir tendu une toile circulaire en avant de la *Belle-Roulotte*. Mais, il se trouvait que la grande place de Perm possédait un cirque en planches, qui servait aux exercices des troupes équestres. Bien que cette

bâtisse fût assez délabrée, laissant passer le vent et la pluie, elle était solide encore, et pouvait contenir deux cents à deux cent cinquante spectateurs.

En somme, tel qu'il était, ce cirque convenait mieux que la toile de M. Cascabel. Celui-ci demanda au maire l'autorisation de l'utiliser pendant son séjour dans la ville, et cette autorisation lui fut gracieusement accordée.

Décidément, c'étaient de braves gens, ces Russes — bien qu'il y eût parmi eux des Ortiks et autres bandits de cette espèce ! Et en quel pays ne s'en trouve-t-il pas ! Quant au cirque de Perm, il ne serait point déshonoré par les représentations qu'allait donner la troupe Cascabel. Son directeur ne regrettrait qu'une chose : c'était que Sa Majesté le czar Alexandre II ne fût pas de passage en cette cité. Mais, comme il était à Petersbourg, il eût été difficile qu'il assistât à cette soirée d'inauguration.

Toutefois, une préoccupation de César Cascabel, c'était que son personnel ne fût quelque peu rouillé en matière de culbutes, danses, tours de force et autres jeux. Les exercices, suspendus depuis l'entrée de la *Belle-Roulotte* dans le défilé de l'Oural, n'avaient pas été repris pendant le reste du voyage. Bah ! de vrais artistes ne doivent-ils pas être toujours prêts à briller dans leur art ?

Quant à la pièce, il était inutile de la répéter. On l'avait jouée si souvent — et sans soufleur — que cela n'était pas pour préoccuper les chefs d'emploi.

Pendant Ortik avait quelque peine à ne point laisser voir l'inquiétude que lui causait l'absence prolongée de M. Serge. L'entrevue de la veille n'ayant pas eu lieu, il avait dû prévenir ses complices que l'affaire était remise de vingt-quatre heures. Aussi se demandait-il pourquoi M. Serge n'avait point reparu à Perm, bien que M. Cascabel eût annoncé son retour dans la soirée ?... Était-ce parce qu'il avait dû rester au château de Walska ? C'était probable, car il n'y avait pas de doute qu'il y fût allé. Ortik aurait donc dû montrer moins d'impatience. Mais il n'était pas maître de lui, et il ne put se retenir de demander à M. Cascabel s'il avait des nouvelles de M. Serge.

« Aucune, répondit M. Cascabel.

— Je croyais, reprit Ortik, que vous attendiez M. Serge hier soir ? »

— En effet, répondit M. Cascabel, et il faut qu'il ait eu quelque empêchement !... Ce serait bien fâcheux, s'il ne pouvait assister à notre représentation !... Ce sera tout simplement merveilleux !... Vous verrez !... »

Si M. Cascabel parlait comme un homme qui n'éprouve aucune inquiétude, au fond, il était inquiet et très sérieusement.

La veille, après lui avoir promis d'être de retour avant le jour, M. Serge était parti pour le château de Walska. Six verstes pour aller, six verstes pour revenir, ce n'était rien ! Or, puisqu'il n'était pas revenu, trois hypothèses se présentaient : ou M. Serge avait été arrêté avant d'arriver à Walska, ou il y était arrivé, mais l'état du prince Narkine l'avait retenu au château, ou, après être reparti dans la nuit, il avait été arrêté en route. Quant à supposer que les complices d'Ortik fussent parvenus à l'attirer dans quelque piège, ce n'était pas admissible, et, à cette observation qui lui fut faite par Kayette, M. Cascabel répondit :

« Non ! ce coquin d'Ortik ne serait pas tourmenté comme il semble l'être !... Il ne m'aurait pas demandé des nouvelles de M. Serge, si ses compagnons l'avaient tenu entre leurs mains !... Ah ! le gueux !... Tant que je ne l'aurai pas vu grimacer au bout d'une potence avec son ami Kirschef, il manquera quelque chose à mon bonheur en ce monde ! »

M. Cascabel dissimulait donc assez mal ses inquiétudes. Aussi, Cornélia, bien qu'elle fût non moins alarmée que son mari, lui disait-elle :

« Voyons, César, un peu de calme !... Tu t'agites trop !... Il faut te faire une raison ! »

— On ne se fait pas une raison, Cornélia, on sert de celle qu'on possède, et on raisonne comme on peut ! Il est certain que M. Serge devrait être revenu à l'heure qu'il est, et que nous en sommes encore à l'attendre !...

—Soit, César, mais personne ne peut soupçonner qu'il est le comte Narkine.

—Non... personne, en vérité, personne... à moins que...

—Qu'est ce que cela signifie?... A moins que?... Voilà maintenant que tu te mets à parler comme Clou-de-Girofle!... Qu'entends-tu par là?... Il n'y a que toi et moi à savoir le secret de M. Serge... Crois-tu donc que j'aie pu le trahir?...

—Toi, Cornélia, jamais!... Ni moi!...

—Eh bien, alors...

Eh bien, il y a à Perm des gens qui ont été autrefois en rapport avec le comte Narkine et ils ont pu le reconnaître!... Cela doit paraître singulier qu'il y ait un Russe dans notre troupe!... Enfin, Cornélia, il est impossible que j'exagère, mais l'affection que j'ai pour M. Serge ne me permet pas de rester tranquille!... Il faut que j'aie, que je vienne...

—César, prends garde, à ton tour, d'exciter les soupçons! lit très judicieusement observer Cornélia. Et, surtout, ne va pas te compromettre en interrogeant mal à propos les gens et faire des demandes indiscrettes! Je trouve comme toi que ce retard est fâcheux, et j'aimerais mieux que M. Serge fût ici! Pourtant, je ne mets pas les choses au pis, et je pense qu'il aura été tout bonnement retenu au château de Walska, près du prince Narkine. A présent qu'il fait plein jour, il n'ose pas repartir, je le comprends, mais il reviendra dans la nuit prochaine. Ainsi, César, pas de bêtises! Du sang-froid, et songe que tu vas jouer ce rôle de Fracassar, qui est l'un des grands succès de ta carrière!

On ne pouvait mieux raisonner que cette femme de tant de bon sens, et on ne s'explique guère pourquoi son mari se refusait à lui faire connaître la vérité. Après tout, peut-être n'avait-il pas tort. Qui sait si l'impétueuse Cornélia eût pu se contenir en présence d'Ortik et de Kirsch, lorsqu'elle aurait su ce qu'ils étaient et ce qu'ils méditaient de faire!

M. Cascabel se tut donc, et quitta la *Belle-Roulotte*, afin de surveiller les détails de son installation au cirque. De son côté, Cornélia, aidée de Kayette et de Napoléone, avait à passer en revue les costumes, les perruques, les accessoires, qui devaient servir à la représentation.

Pendant ce temps, les deux Russes s'occupaient, à les en croire, de régulariser leur situation comme matelots rapatriés, — ce qui nécessitait nombre de courses, pas et démarches.

Tandis que M. Cascabel travaillait avec Clou, nettoyant les banquettes poussiéreuses du cirque, balayant la piste qui devait servir de théâtre, Jean et Sandre transportaient les divers objets et ustensiles indispensables pour les exercices de force et d'adresse. Puis, cela fait, ils auraient à s'occuper de ce que l'impressario appelait "ses décors entièrement neufs" et dans lesquels "ses artistes incomparables jouaient ce beau drame pantomimique des *Briand de la Forêt Noire*."

Jean était plus triste que jamais. Il ignorait que M. Serge fût le comte Narkine, un condamné politique, qui ne pouvait rester dans son pays. Pour lui, M. Serge était un riche propriétaire foncier, rentré dans ses domaines, et qui revenait s'y fixer avec sa fille adoptive. Combien sa douleur eût été adoucie, s'il avait su que le séjour de l'empire russe était interdit à M. Serge et qu'il repartirait après avoir revu le prince Narkine, son père; s'il avait pu espérer que M. Serge chercherait refuge en France, et que Kayette y viendrait avec lui! Dans ce cas, la séparation eût été reculée de quelques semaines, et c'étaient quelques semaines à vivre encore l'un près de l'autre!

"Oui! se répétait Jean, M. Serge va rester à Perm... et Kayette y restera avec lui!... Dans quelques jours, nous serons repartis... et je ne la reverrai plus!... Chère petite Kayette, tu seras heureuse dans la maison de M. Serge... et pourtant!..."

Le cœur du pauvre garçon se brisait en songeant à toutes ces choses!

Cependant, vers neuf heures, M. Serge n'avait pas encore reparu à la *Belle-Roulotte*. Il est vrai, ainsi que l'avait observé Cornélia, il ne fallait plus l'attendre que dans la nuit, ou tout au moins à une heure assez avancée pour qu'il ne risquât pas d'être reconnu sur la route.

"Alors, se disait M. Cascabel, il ne pourra même pas assister à notre représentation!... Eh bien, tant mieux!... Je ne le regretterai point! Elle sera jolie, cette représentation... pour les débuts de la famille Cascabel sur le théâtre de Perm!... Avec tous ces tracassés, je perdrai mes moyens!... Je serai détestable dans ce rôle de Fracassar, moi qui emplissais si bien la peau du bonhomme!... Et Cornélia, qui, quoi qu'elle en dise, sera dans ses petits souliers!... Et Jean, qui ne pense qu'à sa petite Kayette!... Et Sandre et Napoléone, qui ont le cœur gros, en songeant qu'ils vont se séparer d'elle!... Ah! mes enfants, quelle veste nous allons endosser ce soir!... Je ne peux guère compter que sur Clou pour soutenir l'honneur de la troupe!"

Et, comme M. Cascabel ne pouvait rester en place, il eut l'idée d'aller aux nouvelles. Dans une ville telle que Perm, on sait rapidement tout ce qui se passe. Les Narkine étaient très connus dans le pays, très aimés aussi... Dans le cas où M. Serge serait tombé entre les mains de la police, le bruit de son arrestation se serait immédiatement répandu... Cette affaire ferait le sujet de tous les entretiens... Et même, le prisonnier serait déjà enfermé à la citadelle de Perm pour y être jugé!

C'est pourquoi M. Cascabel laissa Clou-de-Girofle s'occuper de mettre le cirque en état. Puis il s'en alla errer à travers la ville, le long de la Kama, où les bateliers vaguaient à leurs travaux habituels, dans le haut et le bas quartier, où la population ne paraissait point distraite de ses labeurs quotidiens. Il se mêla aux conversations, il écouta sans en avoir l'air... Rien!... Rien qui eût rapport au comte Narkine!

Cela ne suffisant point à le rassurer, il revint vers la route qui conduit de Perm au village de Walska, par laquelle la police aurait ramené M. Serge si elle se fût emparée de sa personne. Et, toutes les fois qu'il apercevait au loin quelque groupe de passants, il se figurait que c'était le prisonnier, escorté d'un peloton de Cosaques!

Dans le désarroi de ses idées, M. Cascabel ne songeait même plus à sa femme, à ses enfants, à lui-même, si compromis pour le cas où le comte Narkine aurait été arrêté! En effet, il ne serait que facile aux autorités d'apprendre dans quelles conditions M. Serge avait pu rentrer sur les territoires russes, et quels étaient les braves gens qui avaient favorisé son retour. Et cela pourrait coûter cher à la famille Cascabel!

Bref, de ces diverses allées et venues de M. Cascabel, de ses stations prolongées sur la route de Walska, il résulta qu'il ne se trouvait point au cirque lorsqu'un homme vint demander à le voir, vers dix heures du matin.

Clou-de-Girofle était seul à ce moment, se démenant au milieu d'un nuage de poussière, qui flottait au-dessus de la piste. Il en sortit en apercevant cet homme qui était tout simplement un moujik. Clou ne connaissant pas plus la langue du dit moujik que le dit moujik ne connaissait la langue de Clou, il leur fut impossible de s'entendre. Aussi Clou ne comprit-il pas un traître mot, lorsque son interlocuteur lui dit qu'il désirait parler à son maître, et qu'il était venu le trouver au cirque avant d'aller à la *Belle-Roulotte*. Et alors le moujik fit ce qu'il aurait dû faire tout d'abord: il tendit une lettre à l'adresse de M. Cascabel.

Clou comprit, cette fois. Une lettre portant le nom fameux des Cascabel ne pouvait être destinée qu'au chef de la famille... à moins que ce ne fût à Mme Cornélia, ou à M. Jean, ou à M. Sandre, ou à Mlle Napoléone.

Aussi Clou prit-il la lettre, en faisant comprendre par un geste qu'il se chargeait de la remettre à son patron. Puis, il congédia le moujik avec nombre de salutations, mais sans avoir pu savoir d'où il venait et qui l'avait envoyé.

Un quart d'heure après, au moment où Clou se disposait à retourner à la *Belle-Roulotte*, M. Cascabel parut à l'entrée de la piste, plus énervé, plus anxieux que jamais.

"Monsieur patron? dit Clou.

—Eh bien?...

—J'ai reçu une lettre.

—Une lettre?...

—Oui, une lettre qui vient d'être apportée...

—Pour moi?

—Pour vous.

—Par qui?...

—Par un moujik.

—Un moujik?...

—A moins que ce ne soit pas un moujik!"

M. Cascabel saisit la lettre que lui tendait Clou, et, après avoir reconnu l'écriture de M. Serge sur l'adresse, il devint si pâle que son fidèle serviteur s'écria:

"Monsieur patron, qu'avez-vous?..."

—Rien!"

Rien?... Et, pourtant, cet homme si énergique fut sur le point de se laisser choir entre les bras de Clou.

Que disait M. Serge dans cette lettre?... Pourquoi écrivait-il à M. Cascabel?... Evidemment, pour l'informer des motifs qui l'avaient empêché de revenir à Perm pendant la nuit!... Etait-il donc en état d'arrestation?...

M. Cascabel ouvrit la lettre, se frotta l'œil droit, puis l'œil gauche, et la lut d'un trait.

Quel cri lui échappa alors — un de ces cris qui sortent des larynx à demi étranglés! La figure convulsée, les yeux blancs, la face paralysée par une contraction nerveuse, il essayait de parler et ne pouvait articuler un son!...

Clou dut croire que son patron allait périr par suffocation, et il commençait à lui défaire sa cravate...

M. Cascabel se releva d'un bond, et sa chaise, repoussée d'un pied vigoureux, alla retomber sur les dernières banquettes du cirque. Il tournait et retournait, il se démenait, et prestement il envoya le coup de pied traditionnel à Clou-de-Girofle, qui, n'étant pas à la réplique cette fois, le reçut en plein à la place non moins traditionnelle... Son maître était-il donc devenu fou?...

"Eh! monsieur patron, s'écria Clou, nous ne sommes pas à la parade!"

—Si... nous y sommes, à la parade! s'écria M. Cascabel. Jamais nous n'y avons tant été, à la parade, et à la grande parade des grands drrrimanches!"

Clou n'avait qu'à s'incliner devant cette réponse — ce qu'il fit en se frottant les reins, car le coup de pied avait véritablement été un coup de pied des grands jours!

Mais alors M. Cascabel, ayant repris son sang-froid, vint à lui et d'un ton mystérieux:

"Clou, tu es un garçon discret?... dit-il.

—Certes, monsieur patron!... Je n'ai jamais rien dit des secrets qui m'étaient confiés... à moins que...

—Chut!... Assez!... Tu vois cette lettre?

—La lettre du moujik?...

—Elle-même!... S'il t'arrive de dire à qui que ce soit que j'ai reçue...

—Bon!

—A Jean, à Sandre ou à Napoléone...

—Bien!

—Et surtout à Cornélia, mon épouse, je te jure que je te ferai empailler!...

—Vivant?...

—Vivant... pour que tu le sentes, imbécile!"

Et, devant cette menace, voilà que Clou se met à trembler de tous ses membres.

Puis, M. Cascabel, le prenant par l'épaule, lui murmura à l'oreille d'un ton de fatuité superbe et transcendante.

"C'est qu'elle est jalouse, Cornélia!... Et vois-tu, Clou, on est bel homme ou on ne l'est pas!... Une femme charmante... une princesse russe!... Tu comprends!... Elle m'écrit!... Un rendez-vous!... Voilà ce qui ne t'arrivera jamais... avec un nez comme le tien!"

—Jamais, répondit Clou, à moins que..."

Mais, ce que cette restriction pouvait signifier dans la pensée de Clou, on n'a jamais pu le savoir!

(A suivre.)

Le prochain feuilleton commencera bientôt, il aura pour titre:

LE FILS DE L'ASSASSIN

Envoyez vos commandes dès maintenant.

Mesdames et Messieurs.—Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle calve également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.—Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

**CAPITALISTES - -
- - SPECULATEURS**

VOUS FEREZ BIEN

D'ACHETER

. . . . PAR L'ENTREMISE

— DE —

FRED. R. ALLEY,

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251

MONTREAL.

VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT.

VIN MARIANI



ADELINA PATTI.

A Monsieur Mariani,

En souvenir de son excellent vin de Coca.

ADELINA PATTI MOLINI.

Depuis au-delà de trente ans, tous les médecins prescrivent le **Vin Mariani**

POUR LE CORPS ET L'ESPRIT.

C'est un vin recommandé dans tous les grands hôpitaux de Paris. Il est nourrissant, fortifiant, et refait le système tout entier. Son goût exquis le rend particulièrement agréable. Chaque essai prouve son efficacité.

C'EST LE MEILLEUR DE TOUTS LES VINS.

LAWRENCE A. WILSON & CIE,

Sont les seuls agents du Canada pour ce vin, ainsi que pour le champagne "Gold Lack."

28 ET 30 RUE DE L'HOPITAL, - MONTREAL.

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant lundi, le 5 novembre.

Après-midi et soir.

WEBER & FIELD OWN CO

Le meilleur des vaudevilles Weber & Fields, Lottie Gilson, McIntyre and Heath, James F. Howey, Falke & Semons, Jno. E. Drew, Castillet et Hall.

Prix—10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 h. a.m. à 10 h. p.m. Semaine suivante: "THE FLAG OF TRUCE"

QUEEN'S - THEATRE

Cette semaine avec matinée Samedi:

POWELL L'HOMME DU MYSTERE

Le Plus Grand Magicien du Monde

Semaine commençant lundi le 12 novembre, avec matinées Mercredi et Samedi:

La plus Brillante Reine du Burlesque

CORINNE

dans l'opéra a spectacles

HENDRICK HUDSON ou . . .

The Discovery of Columbus

LA PLUS GRANDE REPRODUCTION DE NOS JOURS.

Prix: 25c, 50c, 75c et \$1.00. Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 h. a.m. à 10 h. p.m.; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels. Telephone 4032.

PREUVE IRRÉFUTABLE

Maud.—Tu dis que Charles t'aime; te l'a-t-il dit?
Eva.—Non.
Maud.—Alors?
Eva.—Il a causé hier avec maman pendant une demi-heure et il avait l'air de s'amuser.

ILS SERONT BIEN REÇUS

Marchand.—Non, je n'achèterai pas d'œufs frais aujourd'hui, mais si vous en avez de pourris je les prendrai tous.
Fermier.— Oh! vous allez perdre votre clientèle!
Marchand.—Vous ne savez donc pas qu'il y a une réunion politique ce soir et qu'il nous arrive des gens de Montréal pour nous expliquer la situation.

SAVON ZOPORINE pour les Cheveux

ET LE CUIR CHEVELU

La seule préparation pour enlever les pilicules de la tête et pour rendre la souplesse aux cheveux. Il dégage le cuir chevelu de l'action coarsine des sueurs, et leur laisse un parfum agréable et vivifiant.

A VENDRE CHEZ

LECOURS, coin des Rues Craig et St-Denis.

DECARIE, coin des Rues Ste-Catherine et St-Denis.

LEONARD, 117 Rue St-Laurent.

CHARRON, 1978 Rue Notre-Dame.

EN GROS CHEZ

LYMAN, KNOX & CO.,

LYMAN, SONS & CO.

5c CHACUN
Bon Cigare Feuille de la Havane
CREME DE LA CREME
"PANABELLA FINA"

4 POUR 25c
Belle Feuille de Havane
CREME DE LA CREME
"CONCHA ESPECIAL"

Ils sont **FAITS à la MAIN** avec le meilleur Tabac choisi de la HAVANE

Fumez toujours les meilleurs
Nous avons réduit NOS PRIX pour faire face aux Temps Durs.

CREME DE LA CREME

Ce sont nos principales grosseurs. Ils comprennent toutes les qualités qui constituent le Cigare de première qualité. Grosseur actuelle et forme démontrées par les Vignettes.

CIGARES
De n'importe quelle force
Toutes les couleurs

"REINA VICTORIA EXTRA"
CREME DE LA CREME
Arôme exquis
10c NET

Débitant le plus important quel Cigare importé sur le marché
"LA SONADORA"
Reina Victoria Flor Fina
Lumbadego
15c CHACUN
ou 2 pour 25c

Creme de la Creme Cigar Co.

Montreal

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12-95

Montréal, 25 Octobre 1884.

Le SAMEDI plus populaire que jamais, indique toujours les bons magasins où l'on trouve des marchandises bonnes, bien faites et à bon marché. Aussi ne manque-t-il jamais d'indiquer le grand magasin qui se trouve dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1884.

On y trouvera des

FOURRURES

en tous genres et aux prix les plus bas du marché.

LES MANTEAUX, COLERETTES,

TOURS DE COU (minous),

MANCHONS,

en seal, mouton de perse, chinchilla, castor, hermine, etc. etc., manufactures par les meilleurs ouvriers, sont maintenant offerts au public.

L'assortiment est maintenant au grand complet et mérite la peine d'être vu.

Venez en très grand nombre pour le voir. Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante? Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 27 octobre 1894

36,967

BUREAUX

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU DR GODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

A. E. De Lorimier, L.L.B. Eug. H. Godin, L.L.B.
DE LORIMIER & CODIN
AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TÉLÉPHONE 1937. MONTRÉAL avril 7-95

N'achetez pas un article inférieur. Le meilleur moyen pour cela,

ACHETEZ

— LES —
ALLUMETTES DE E. B. EDDY.

21 juil. '95.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

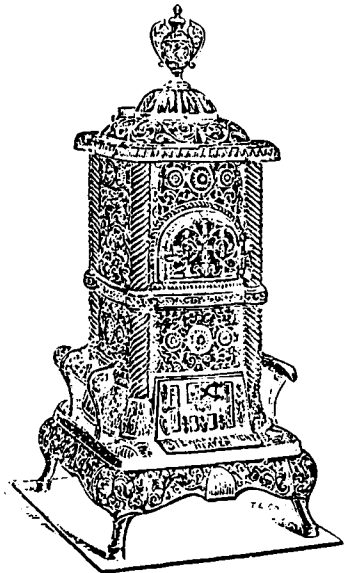
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)

MONTRÉAL

Demandaes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

Oct 6-95

Une chaudière de charbon suffit pour tenir le poêle allumé pendant 24 heures



Le plus joli de tous les poeles qu'on a faits jusqu'à ce jour.

Poeles 'Fin de Siècle' ET 'Up to Date'

POELES DE PASSAGES!

Ces poeles sont jolis et scientifiques; dépensent peu de charbon, et se vendent à des prix très bas.

GRAVEL & BOULARD

306 et 308 Rue St-Laurent

(Un peu plus haut que la rue Ste-Catherine.)

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en mains les Bois Francs de toutes sortes, Pin, Épinette, Pruche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1024 RUE STE-CATHERINE

Telephone 6166 mai 1-95



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.

A. S. R. BROUSSEAU, L.D.S.

av. 1-95 No. 7 RUE ST-LAURENT MONTRÉAL.

Cie Coloniale

CHOCOLATS

DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE
CHOCOLAT

du **Planteur**

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTRÉAL (Limitée), 37 et 39 rue St-Jacques.